

raison.

n°2 - 21 décembre 2021

Polar

À SAVOURER...
FEUILLE À FEUILLE



« Trouver des cadavres éparpillés dans tous les coins d'un théâtre de burlesque, c'est un truc qu'on n'oublie pas. Du moins pas tout de suite. » C'est l'accroche-neurone en forme d'incipit qui ouvre *The G-string murders*, le célèbre polar de Gypsy Rose Lee, dont la quatrième de couverture, en 1941, est rédigée par un certain John Steinbeck, prix Pulitzer l'année précédente pour *Les raisins de la colère*, et commentée emphatiquement par un dramaturge encore inconnu, Tennessee Williams. Le succès du roman amène successivement sa mutation en comédie musicale puis, vingt ans plus tard, en une adaptation cinématographique où Nathalie Wood – déjà oscarisée pour ses rôles dans *La fureur de vivre* et *West Side Story* – brille dans le

rôle principal, celui de la narratrice. Dès les années trente, pour le public du sous-continent nord-américain, la romancière qui deviendra chanteuse, meneuse de revues et un peu actrice, c'est cette strip-teaseuse* qui a débuté l'effeuillage à 17 ans et a été propulsée sur les scènes de Broadway par le puissant Waxey Gordon, bootlegger mafieux qui finira ses jours à Alcatraz. Ça y est, vous avez une idée plus nette du cadre du roman : le fameux théâtre de burlesque.

Faut être honnête : si on gratte l'emphase et la litote de l'incipit, une stylistique dont Gypsy a le secret, il ne reste au sol que deux cadavres d'artistes, à plusieurs jours de distance en plus. Les plus antipathiques de surcroît : la plus vacharde et la plus arriviste ! Mais dans les chassés-croisés de la vie et du fonctionnement du lieu – toujours en péril de fermeture – l'épais mystère qui enveloppe ces drames procure à l'angoisse un fort adjuvant. « *Mort aux femmes nues* » avait énigmatiquement titré, en 1950, le traducteur français qui avait déjà six *Nestor Burma* à son palmarès d'auteur de roman noir.

Traduction de Léo Malet reprise dans l'édition de 2021.

C'est vrai aussi qu'on se sent happé par la vie trépidante du spectacle, cocasse en scène et virulente dans les coulisses où s'exaspèrent les

rivalités, les jalousies, les convoitises, à travers des répliques imagées et bien senties, des allusions acérées, des provocations insidieuses, des concessions inopinées, des épanchements hypocrites et des descriptions hautes en couleur.

« L'œil vague, il dit lentement :

– Comme une bougie... dans la fleur de l'âge, elle s'est éteinte comme une bougie qu'on souffle.

Il aurait arraché des larmes à un cent de clous, ce gars-là. Et puisqu'il voulait de la comédie, je pouvais lui en donner un petit peu, moi aussi.

– Oui, dis-je. Et elle avait tant de raisons de tenir à la vie !

Je ponctuai ça d'un soupir plus bruyant que le sien avec un sanglot en prime. Je me doutais bien qu'il essaierait de faire mieux, mais quand, laissant aller sa tête comme s'il n'avait plus la force de la porter, il se mit à geindre, j'arrêtai les frais :

– Écoute, lui dis-je, en lui posant une main sur l'épaule. [...] Cette histoire-là nous a fichu un coup à tous, mais aucun de nous ne considère qu'il s'agit d'une perte irréparable. Des gens qui meurent, il y en a tous les jours. Et de braves gens !... »

L'enquête, qui laisse perplexes et agressifs les policiers, est menée par un couple, d'abord officieux, Gypsy et son ami Biff, qui échangent leurs observations et leurs interrogations. Enfin, pas toutes : « *Le métro était bondé et nous dûmes rester debout jusqu'à la 34^{ème} Rue. J'aurais voulu me trouver un peu plus près de Biff, mais nous étions séparés par une kyrielle de voyageurs, debout aussi.*

J'aurais voulu lui poser un tas de questions. Mais allez donc lancer : "Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu savais où était le cache-sexe de Jannine ?" quand vous vous trouvez dans un wagon plein à craquer. »

PARDON

Le 21 septembre *Le Courrier Picard* et *Le Parisien* tiraient à l'identique sur le discours présidentiel adressé aux harkis :

« **Le pardon aux harkis** ».

La phrase citée *in extenso* est d'une absolue limpidité grammaticale : « *Aux combattants abandonnés, à leurs familles qui ont subi les camps, la prison, le déni, je demande pardon, nous n'oublierons pas* ». Le mot *pardon* est nouveau. Les derniers présidents avaient, eux, retenu celui de *responsabilités* : François Hollande évoquait (25 septembre 1916) « *les responsabilités des gouvernements français dans l'abandon des harkis...* » et Nicolas Sarkozy constatait « *La France se devait de protéger les harkis de l'Histoire. Elle ne l'a pas fait. C'est cette responsabilité que je suis venu reconnaître.* » (14 avril 2012)

Si le mot *responsabilités* est évident – la responsabilité est toujours celle du responsable –, il n'en est pas de même pour le mot *pardon*, car il peut être celui de qui pardonne (qui accorde son pardon à) et de celui à qui il est pardonné (donc le coupable). Pour que tout soit clair, la phrase doit désigner forcément les deux personnes – la victime pardonner à son bourreau...

Or le titre « le pardon aux harkis » ne précise pas si la France *demande* « pardon aux harkis » ou si elle *accorde* son « pardon aux harkis ». En cause l'article *aux* (= à *les*) et cette fichue préposition à qui vaut aussi bien pour désigner l'attribution que la possession. Le *Bescherelle* vient à notre secours : il précise que à peut indiquer l'appartenance « *quand elle est indiquée par un verbe* ». Eh oui, la nécessité du verbe s'applique même au regard du verbe présidentiel...

Capitaine Fracasse du XX^{ème} siècle américain. La variété, la drôlerie, le picaresque des situations, des épisodes, des personnages, laissent le lecteur ravi, hilare... et incroyablement. »!

Bref, dans ce polar, Prix du Masque 2021, une écrivaine se dévoile avec esprit...

Michel LE DROGO

* Gypsy fit inventer pour sa profession, par un linguiste, le terme plus savant d'*ecdysiaste*, du grec ancien *Ekduis* qui signifie "quelqu'un qui s'effeuille".



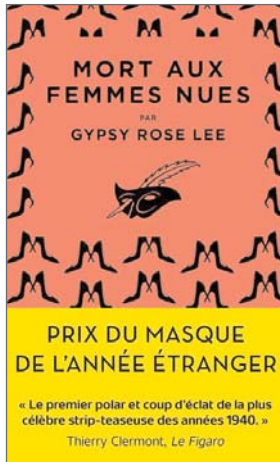
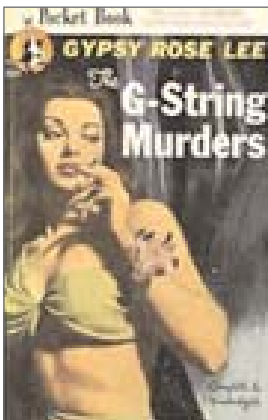
Gypsy Rose Lee (1911-1970) artiste, actrice, chanteuse, autrice et dramaturge, dont premier roman et mémoires ont été adaptés en comédies musicales et films cinématographiques.

Si vous ne pensez pas immédiatement, du coup, aux personnages de Donald Westlake, maître américain du roman policier humoristique, pire, si la réflexion de Gypsy ne dessine pas un léger sourire sur votre masque facial, donnons-nous rendez-vous à la librairie Violette and C°, un jour de fréquentation, où vous irez leur commander à haute et intelligible voix : « *Mort aux femmes nues* »...

Mais rassurez-vous, après avoir lu la dernière ligne de ce roman, la véritable odyssee du cache-sexe de Jannine – qui semblait avoir coupé le souffle aux deux misérables victimes – n'aura plus de secret pour vous non plus.

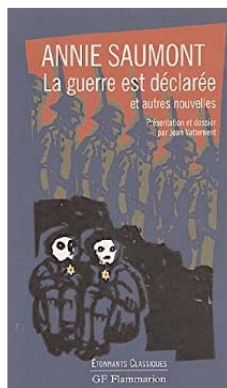
Alors, place enfin au sentiment : pour Gypsy émue, l'histoire se termine par la demande en mariage de Biff, proposition qu'elle osait à peine espérer. Mais pas question de perdre la tête, même si le prétendant paraissait « *pour le moment, très fier de lui, comme s'il était le premier comique à faire d'une strip-teaseuse une honnête femme* ».

Un premier roman de Gypsy Rose Lee, déjà dans la veine des *Mémoires* qu'elle fera paraître en 1959, dix-huit ans plus tard, à 48 ans, et dont Joseph Kessel, ancien résistant et futur académicien, a écrit : « *C'est le*



Annie SAUMONT

« LE CRI »



Annie Saumont (1927-2017) est LA grande autrice française de la nouvelle. Elle n'a pratiquement écrit que des nouvelles (une trentaine de recueils). « *Le cri* » est extrait de « *La guerre est déclarée* » (2005).

« *Le cri* » exprime parfaitement ce que l'autrice pensait du rapport entre nouvelle et roman : elle rejette l'auteur omniscient du roman « qui pénètre l'âme des personnages, les explique, les définit et les juge ». Elle fait le choix d'une « écriture fragmentaire » (Jean Vattement) – analepses (retours sur un événement antérieur), phrases nominales...

Mais surtout la construction du texte est d'une savante architecture. Les 16 paragraphes évoquent la situation présente (1. un alpiniste meurt dans l'Oberaletsch) et deux situations antérieures : 2. lorsqu'il est kapo dans un camp d'extermination ; 3. lorsqu'il a fui et se cache dans une ferme isolée, la fermière mettant à jour l'ignominie de son attitude – il n'a rien fait, même pas crié, lorsqu'il a vu sa fiancée arriver dans la file des condamnés ; 4. le

tableau de Munch, « *Le cri* ». Et voici comment s'organisent les 16 paragraphes de ce texte court (5.800 signes) : 1, 1, 3, 3, 4, 3, 2, 2, 1, 3, 2, 4, 2, 1, 1. À cette « complexité » s'ajoutent quelques phrases en allemand, suivies dans le texte de leur traduction entre parenthèses, et la typographie particulière qu'utilise l'autrice pour insérer du dialogue : juste une virgule et une majuscule mais pas de guillemets [« *Elle a dit, Gott beschütze (Dieu te protège)* »].

L'organisation même du texte traduit ce qui est au cœur de cette nouvelle : « le remords et le regret liés aux événements passés rongent le personnage qui, trop perturbé, est incapable de vivre le présent ». Le lecteur est impliqué totalement dans l'élaboration du sens. À lui de rester attentif, de chercher des points de repère et d'établir des liens entre les morceaux du discours. On est, on le voit, à mille lieues du roman de gare dans lequel tout est dit : « *La nouvelle fait une place importante au lecteur, alors que le roman est une forme plus confortable qui demande moins d'efforts* » explique Annie Saumont.

La trame du « *Cri* »

Un fait divers du *Journal de Genève* signale le décès d'un randonneur à portée de voix d'une cordée d'alpinistes allemands. Pourquoi n'a-t-il pas crié ?

L'homme était kapo dans le camp où, un jour, sa fiancée s'est présentée dans la file qui allait vers la chambre à gaz.

« *Il dit, Qu'aurais-je pu faire ?*

Elle [la paysanne qui l'a caché quand il a fui] *dit se retournant (elle est près de la fenêtre dans le brouillard du soir), Tu aurais pu crier.* »

Rien n'est expliqué sur ce qui se passe à cet instant dans la tête du randonneur. À quoi bon ? Le lecteur a tous les éléments.

« *Le moindre cri affirment-ils, dans le grand silence des montagnes, ils l'auraient entendu. Ils auraient porté secours au blessé, auraient posé un garrot, improvisé un brancard pour le descendre au plus tôt. Schnell. N'a pas crié.* »

Le silence est le thème et la grande force stylistique de cette nouvelle. On regretterait presque l'évocation du tableau d'Edward Munch dans un catalogue – que ne saurait posséder la fermière. Celle-ci, qui accouche le randonneur de son histoire, est en fait dans un monologue – la honte doit le condamner au silence, lui.

« *Disons si tu veux que tu n'as pas menti. Que tu es simplement demeuré silencieux douloureux immobile. Tu voulais vivre. Tu n'as rien dit.*

Donc dit-elle encore. Amère. Si les monstres revenaient. M'arrachaient de notre lit. Me violaient me torturaient. Tu ne bougerais pas tu détournerais les yeux. Tu dirais – Tu ne dirais rien. »

Quelle incroyable ponctuation ! Annie Saumont est bien une immense nouvelliste.

Marc FRÉTOY

« *La guerre est déclarée* », Flammarion



Carnagories

«ÈVE...»

L'étourdie, l'inconstante, la frivole, qui lui a fait croquer la pomme. Mais pourquoi n'est-elle pas allée magasiner, comme disent nos cousins Québécois? Pourquoi n'a-t-elle pas projeté une journée bucolique, à croquer des pommes en solitaire, à gauler des pommes pour en faire des compotes, des tartes, des crumbles sans en garder une pour son homme qui n'aurait eu alors qu'un vieux yaourt qui traînait dans le frigo? Pourquoi n'a-t-elle pas préféré le citron, la fraise et même le cornichon? L'histoire en eût été fort différente, croyez-moi.

Imaginez Adam devant son cornichon. On le sent tout de suite légèrement réticent, pas chaud pour cette impromptue dégustation. Il hésite, il se tâte... enfin il tourne et retourne sa cucurbitacée et finit par lui dire

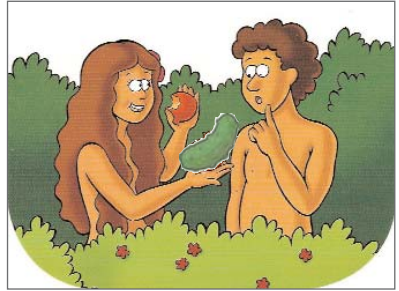
d'une voix tendre : « Grand merci mon doux amour, ton cadeau me touche au plus profond et je vais le garder comme un talisman; je le porterai sur mon cœur en le gardant intact jusqu'à la fin des temps. »

Vous voyez, tout de suite que l'histoire prend une autre tournure... et ça ne tient qu'à un fil, enfin... un cornichon...

Pourquoi, la garce, est-elle allée traîner dans un verger au lieu de récurer à fond la grotte et faire briller ses cocottes? D'après l'histoire, tout a ripé ce jour-là, une vague rencontre avec une couleuvre, une reinette charnue qui faisait la belle sur son arbre avec une voix langoureuse...

Dans les histoires racontées par les cousins d'Adam, partout sur la planète, c'est toujours une gonzesse qu'a tout déglingué : chez les Dinka, les Chinois...

Seuls les Inuits n'ont pas eu la



version officielle; trop loin. Internet marchait pas et le téléphone arabe, on sait ce que c'est... l'expression parle d'elle-même. Du coup ils se sont rabattus sur la Lune et le Soleil; comme ça, pas d'embrouille; un coup, c'est la faute à la Lune qui rêvassait comme d'habitude, le lendemain, c'est le Soleil qu'avait pas lu la consigne.

Émigrer en Arctique, j'y pense mais il fait froid, là-bas...

Quoique, avec le réchauffement climatique, y a peut-être une ouverture...

Laurence SAGOT

Vite dit...

C'est l'histoire d'un mec qui savait pas quoi faire de ses dix doigts.

Mais clac, pris d'une inspiration subite, en tout juste une semaine, le gars nous invente un nouveau monde. Balèze...

Ça commence bien mais, paf, se pointe un serpent avec une pomme et crac... le drame.

Et depuis, Adam et Ève sont au turbin tous les matins et militent avec entrain.

L.S.

Le type s'est un peu précipité. S'il s'était donné dix jours, il aurait eu le temps d'inventer la roue, le vélo, l'avion et la moussé à raser. Du coup, ça fait un peu bâclé...

A, E, I, O, U... Adam, Ève, Lilith... Dommage qu'on n'ait pas eu Otto et Ulku, qui fait un peu... turc. Ou alors des palindromes comme Anna et Ivi. Pas assez d'imagination, le type...

Le type, il se repose quand? Le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les juifs, le dimanche pour les chrétiens. Et un peu tous les jours pour les athées?

R.L.

N'importe quoi, cette histoire d'Adam et Ève. Ça s'est passé tout autrement. Amma, le dieu créateur, forme la terre qui donne naissance à deux jumeaux androgynes, le bon et le mauvais. Le mauvais dérobe les graines à son géniteur et les sème dans sa mère en créant l'univers terrestre. Le bon, Nommo, s'offre alors en sacrifice. Amma disperse les parties de son corps pour en faire les différents éléments de l'univers. Puis il le ressuscite et lui donne la Parole. Nommo l'enseigne aux premiers ancêtres, qui sont des poissons. Voilà la vérité que l'on enseigne en pays dogon. Non mais!

Mona KASSAMBARA



Jean-Marie Wallet « MANGROVE »

C'est un milieu tampon entre les apports de l'océan et les eaux douces percolant à travers les failles des plateaux calcaires. Une transition entre les prairies humides bien souvent inondées où l'aigrette s'enfuit en poussant son cri émouvant "kio, kio!" et les canaux aux allures de bayou où l'on hésite à s'introduire tant ils semblent inhospitaliers, rappelant aux humains qu'ici est une vaste pouponnière, le royaume du tarpon, le refuge de nos chimères, de nos peurs ancestrales enfouies, tout cela à la fois.

"Afin de découvrir la végétation du Grand Cul-de-sac Marin il l'a emmenée visiter la mangrove du côté de Morne-à-l'eau. Elle y a rencontré les mangles médailles dans

les prairies inondées où les aigrettes qui nichent dans les arbres s'enfuient bruyamment. De même que les poules à cachet rouge trouvant refuge dans les touffes de joncs, à l'abri du "grot'écaille" à la mâchoire acérée. Monde cruel au charme sauvage. L'eau saumâtre baigne le pied des végétaux, les ancrant dans ce milieu glauque, indéfini. Certains, tel le palétuvier gris, affectionnent les bancs de sable dressés en hauts-fonds, naufragés sur ces îlots improbables. Ses cousins, le noir et le rouge, sont en partie immergés. Ce dernier, le plus célèbre de la famille, est muni de capteurs de liège qui lui permettent de filtrer le sel et de s'alimenter en eau douce. Ses graines pendantes s'enfoncent dans la vase où elles se développent. Univers fascinant et mystérieux s'il en est. Incroyable jaillissement des racines échasses surgies des eaux troubles peuplées d'étranges créatures dressant un mur impénétrable sous lequel bruisse et remue un milieu envoûtant, menaçant."



Les palétuviers dans notre inconscient collectif sont synonymes de farniente sur des plages de rêve. Que nenni! Glissez en canoë parmi les fouillis inextricable des échasses dans l'odeur vasière aux effluves marines. Surprenez la fuite de myriades de poissons nés de cette nursery, écoutez claquer les dents du tarpon qui s'est emparé d'une proie et retombe dans une gerbe d'écume. Imprégnez-vous du charme sauvage de ces canaux d'un autre monde où luisent çà et là les coquilles des huîtres de mangrove que mangeaient nos lointains ancêtres. Vous pénétrez dans un monde oublié, d'une rare authenticité, loin des clichés vendeurs.

Tristes tropiques!



Supporter

Dans les années 90, j'étais à Senlis (Oise) pour les championnats jeunes de ping-pong. Pardon, de tennis de table. Une belle ambiance, comme dans tous les sports où l'argent n'a pas sa place. *A fortiori* s'agissant des catégories jeunes. Je pense qu'outre les 500 signatures d'élus, on devrait imposer aux candidat(e)s à la présidence d'avoir été entraîneur d'une équipe de poussins, benjamins ou

minimes. La finale des 10-11 ans opposait un gamin du coin à un poussin venu de l'ouest du département. Le champion local était promis à la médaille, vu la classe qu'il affichait: il connaissait déjà les tops – un coup très difficile à maîtriser.

La partie démarra et il remporta ses 5 services (on jouait encore en deux manches gagnantes de 21 points). La famille l'encourageait bruyamment dans les gradins. Et même excessivement. L'arbitre se

leva de sa chaise et alla vers eux. Il leur demanda d'applaudir tous les jolis points, et même ceux de son adversaire. Ce qu'ils firent car c'était des supporters intelligents.

Leur champion remporta la 1^{ère} manche, perdit d'un rien la seconde (19-21) et gagna la belle. On entendit « Bravo à tous les deux! C'était une belle partie... » Les deux adversaires étaient heureux de leur match.

Je le sais: c'est moi qui arbitrais...

Rémi LEHALLIER



AUSTRALIE. Torpillage de sous-marins. Le renoncement à une commande de sous-marins conventionnels a froissé leur fournisseur, la France. Ce qui ne fait pas un pli pour les États-Unis, principaux bénéficiaires du dédit australien, c'est que leurs engins à propulsion nucléaire viseront bien la Chine. Du très gros calibre pour la France.

FRANCE. Zemmour, trou noir du journalisme. Si le journaliste possède l'art d'éclairer des faits et que, parfois, une lueur éclabousse l'auteur, exceptionnel est celui qui capte toute la lumière. Éric Zemmour est devenu le nom d'un média et, au sens de la physique des astres, un trou noir du journalisme.

ALLEMAGNE. Angela s'en va. La chancelière d'Allemagne est devenue en Europe une incarnation de la puissance économique et de l'endurance au pouvoir. Le retrait d'Angela Merkel n'implique pas le déclin de ces forces mais s'il était avéré, on ne pourrait l'imputer à son successeur sans les délais avec lesquels Angela a su faire sa pelote.



CHINE. Le cave à l'ombre. En Chine, un magnat des eaux-de-vie à été placé en détention pour des pots-de-vin.

FRANCE. Des supporters insupportables. Les débordements de supporters dans les stades de football se multiplient à l'ouverture du championnat français. S'ils aiment tant en découper, qu'ils règlent leurs comptes sur des rings de boxe! Et sans prendre de gants, si cela leur chante.



AFGHANISTAN. Un goût amer. Le statut des femmes et le régime des libertés menacés par le retour au pouvoir des Talibans en Afghanistan. C'est une nouvelle étape du retrait des États-Unis après leur départ d'Irak. Deux pays où la *nation-building* ("construction de la nation") américain laisse un goût amer: tant de prétentions, si peu de résultats.



FRANCE. Le mur de Paris. Mur de Pantin, mur de Berlin. La rime vient à l'esprit comme la démesure de la comparaison à laquelle n'échappe le mur (la muraille) de Chine que faute de consonance. Le mur de Pantin? Une illustration de la France rance. Rime riche.



FRANCE. Postérité judiciaire.

Deux condamnations à des peines fermes pour corruption et trafic d'influence (l'affaire des "écoutes") et maintenant, pour financement illégal de campagne. Il a, chaque fois, fait appel. Cité dans huit autres procès (deux autres ont abouti à des non-lieux), l'expresident Sarkozy tient la barre, comme cela aussi se disait du temps de sa splendeur élyséenne.

DANEMARK. Salut l'artiste! Le musée Kunstn Aalborg, au Danemark, a prêté plus de 70 000 euros à Jens Haaning afin qu'il reproduise une de ses œuvres, une toile représentant un an de salaire dans son pays avec des billets encollés. L'artiste a finalement présenté des cadres vides et il a intitulé cette nouvelle œuvre "Prends l'argent et tire-toi".

CLIMAT. Zéro émission nette de CO2 dans 28 ans. Ce n'est pas un plan sur la comète, 290 compagnies aériennes du monde entier se sont engagées à atteindre "zéro émission nette de CO2" d'ici à 2050. L'association internationale du transport aérien (IATA), en fixant ce cap, n'a pas donné d'indications sur le plan de vol permettant d'atteindre cet objectif. Même au doigt mouillé.

Denis GIRETTE



« CORDON BLEU ET RESTAURANT SCOLAIRE »

An benne na avantur netra nã gounod ne ra de.
(Celui qui ne risque rien ne perd ni ne gagne)
Proverbe breton



Une information à la télévision fin septembre 2021 est à l'origine de ce texte.

De quoi s'agit-il? Du cordon bleu précisément. Mais duquel? La question est importante car ce nom traverse depuis des lustres notre langage familial. Nous l'utilisons pour reconnaître le talent d'une personne en cuisine en disant d'elle que c'est un "cordon bleu". Savez-vous que cette dame est un véritable cordon bleu? Et que son bœuf mironton est un magnifique délice? Que son pot au feu est magique? Que ses œufs brouillés aux anchois rendraient n'importe quel Anglais jaloux?... Je ne déroule-

rai pas ici la liste complète de ses plats mitonnés avec amour, celle-ci serait trop longue. D'ailleurs, vous ne le savez pas, puisque cette dame est mon épouse...

Le cordon bleu est aussi le nom d'un réseau de 27 écoles de formation gastronomique et hôtelière dans le monde. Sur internet une photo montre plusieurs cuisiniers en tenue blanche portant fièrement ce cordon autour du cou au bout duquel se trouve une médaille. La photo ne la montre pas. Je ne peux donc pas en dire plus sur son existence. Bref, tout cela pour dire que le "cordon bleu" est le Fleuron de la gastronomie française, un symbole.

Cela étant écrit, il est plus que temps de revenir à la source de mon propos.

L'information de cette chaîne de télévision politique était, je résume, la suivante: le cordon bleu va disparaître de la cantine. Disparaître! Oui disparaître des assiettes des enfants affrontant chaque jour leur ration quotidienne. Ration est bien le mot juste. Ne sont-ils pas des rationnaires?

Curieux par nature, j'ai cherché de plus amples informations sur internet, tout le monde va aujourd'hui sur internet (sauf mon copain Roland qui n'a pas d'ordinateur). En fait, c'est le maire de Lyon

(capitale de la gastronomie) qui a pris cette décision, une bonne initiative mais fortement critiquée par un homme politique n'ayant pas les mêmes convictions et la même couleur politique que lui.

Au-delà de cet aspect de mauvaise politique de l'un de ces deux hommes la décision est importante car ce fleuron de la gastronomie française est le fer de lance des produits ultra transformés qui depuis trop longtemps franchissent les portes de nos cantines pour alimenter nos enfants. Cette disparition est pour moi une excellente nouvelle car ce produit a très peu de valeurs nutritionnelles. Aux dires de ce maire d'autres disparitions suivront. J'espère que le nugget suivra aussi. Car sa composition est inquiétante. Plus de douze



ingrédients dont la carcasse du poulet. J'ai vu la démonstration d'un chef cuisinier devant des enfants lors d'un reportage sur une cantine scolaire du Pas-de-Calais. Pour réaliser la même recette, en plus du filet de poulet (sans sa carcasse), trois ingréd-



dients lui suffisent. Ce jour-là j'ai fait une découverte surprenante. Celle du "minerai", entendons ici tous les déchets qu'un boucher ou un cuisinier retire de sa viande pour la parer. Déchets vendus dans des réseaux spécialisés et que les industriels achètent pour l'utiliser dans la fabrication de leurs produits ultra transformés.

Ainsi le nugget aura dans sa composition du minerai ayant fait le tour du monde de la bourse avant d'arriver dans les assiettes des enfants!

Je n'écrirai rien sur la tomate farcie servie à la cantine, je craindrais de devoir me répéter. J'espère cependant qu'elle subira à son tour le même sort.

Voilà pour le cordon bleu.

Dans cet article lu sur internet le journal breton *Télégramme* invitait à une autre lecture.

Encore un maire concerné par ce nouvel article. Mais quel bonheur à le lire.

Mickaël Kernéis, le maire de Rosnoën dans le Finistère, décide un jour de transformer sa cantine en "restaurant scolaire"



avec tout ce que cela entraîne : cuisine moderne, cuisinier compétent et motivé, aliments achetés chez les fournisseurs locaux avec 66,4% de produits bio.

C'est ce choix qui lui a valu,

entre autres, d'avoir le prix "Les trois carottes".

Parlons encore un peu de chiffres. Sur les 105 écoliers de l'école, 95 d'entre eux et leurs 5 enseignants mangent chaque jour à ce restaurant. Notons au passage que les tarifs adaptés aux revenus des familles varient de 1 à 3,45€.

Enfin, quand on sait que les cantines traditionnelles peuvent générer jusqu'à 30% de gaspillage il est très agréable d'entendre le cuisinier dire que ce dernier a fortement diminué.

Dans ce contexte dynamique nous pouvons sans souci imaginer la joie des enfants, des parents, des enseignants, du cuisinier, du maire et celui de ses adjoints.

Cependant, contre toute attente, le maire se fait taper sur les doigts pour mauvaise gestion financière par la Chambre des comptes de la région. Celle-ci pense en effet que cette cantine coûte trop cher. Osons une question : circuit court, fournisseurs locaux, aliments bio, satisfaction des convives et de leur famille et peu de gaspillage seraient-ils passibles *in fine* de sanctions pénales? Alors que tout cela participe au développement économique de la région, de la ville et à celui du bien-être des convives?

Quoi qu'il en soit, en ce qui me concerne, je ne peux que me réjouir de la démarche de ce maire et m'y retrouver pleinement en tant que docteur en sciences de l'éducation, auteur d'un DEA,

d'un doctorat et d'un essai sur la restauration collective.

Chapeau Monsieur le maire d'avoir le courage d'affronter "la tempête" économique et politique pour le bien-être assumé de vos administrés. Vifs mercis aussi pour votre engagement.

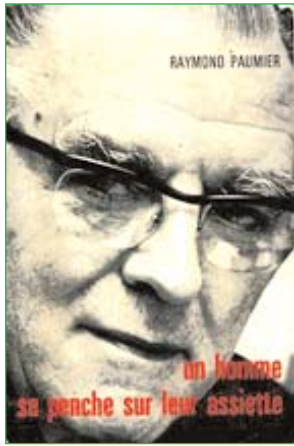
Conclusion prospective.

L'accès au plaisir de manger n'est pas une utopie mais pour moi la résultante de la volonté du politique d'accepter pour l'enfant le plaisir de manger et sans doute aussi le plaisir pour apprendre. C'est du moins ce que j'ai soutenu en 2003 dans ma thèse dont l'axe était le suivant : "un enfant qui mange avec plaisir est enfant qui vit et apprend bien".

De cette volonté le rationnaire de la cantine deviendrait alors, comme à Rosnoën, convive d'un restaurant scolaire, dans lequel à travers l'éducation du goût la Gastronomie trouverait naturellement sa propre place.

C'est un véritable et passionnant défi économique, social, éducatif et sanitaire à relever pour les politiques ayant les clés de la restauration collective : maires, présidents des conseils départementaux et régionaux.

P.S. : Bocuse d'or 2021, la France avec le lyonnais Davy Tissot (Meilleur ouvrier de France 2004) témoigne, si cela était encore nécessaire, que la cuisine française est une des meilleures cuisines du monde. Alors pourquoi n'aurait-elle pas sa place dans nos cantines?



Épilogue.

Dans la noosphère un sourire complice éclaire un visage. C'est celui de Raymond Paumier (1902-1975) un instituteur, père de la restauration scolaire qui en 1947 ouvrira, avec l'aide du maire de Montgeron, le premier restaurant d'enfants. Un lieu d'éducation au goût et à la convivialité.

Pierre ROSSET,
alias LE Gastrophilogue

Pour aller plus loin

- . Paumier, Raymond (1968). *Un homme se penche sur leur assiette*. Paris, Brézol.
- . Rosset, Pierre (2017), *La cantine. Ventre de l'école?*, Paris, L'Harmattan/Les écrits de Buc ressources, Préface de Philippe Crognier, Postface de Guy-Noël Pasquet, 228 p.
- . Rosset, Pierre (2003), *Gastronomie, Éducation et Citoyenneté: l'enfant de la cantine d'aujourd'hui sera-t-il demain un citoyen éduqué ou un simple consommateur?*, thèse, Zay, Danielle (dir.), Lille 3, Sciences de l'éducation, 336 p. (Villeneuve d'Ascq, ANRT- Université de Lille - ISBN9782729553548)

Innovations technologiques

Un projet de téléphérique sur le plateau picard

En 1834 le Teuton Wilhelm Albert invente le câble moderne et, trois ans plus tard, l'Autrichien Wurm met au point la machine à toronner. Le brevet de téléphérique est déposé en 1856 par l'Anglais Robinson.

L'affaire intéresse une petite commune de l'Oise (476 h.) qui doit acheminer ses productions agricoles *pedibus cum jambis* jusqu'à une gare distante de 3,5km. Mais, sur le plateau picard, y a-t-il une déclivité suffisante? Que oui!, car on chuterait de 187m à 111m, soit 76m, ce qui fait une pente de 2,17%.

Les maires des deux communes, François Jérôme Roy et Louis-Étienne Adrien signent le jeudi 18 mai 1865 un accord de coopération. Trois architectes se mettent illico au boulot: Arthur Pradat de Halloy, Jehan Fallot de Grandvilliers et Prudence Tabart de Rothoy, ce dernier en raison de son prénom bien pro-



Arthur Pradat

pre à rassurer les sceptiques.

L'entreprise Laignier de la commune se proposa de fournir gracieusement le bois pour réaliser les arches du téléphérique en échange du transport de son bois vers la gare.

Les travaux commencèrent en avril 1870 et furent abandonnés le 19 juillet de la même année en raison de la guerre franco-allemande. Depuis ils n'ont jamais repris.

Sur les vues aériennes il existe encore

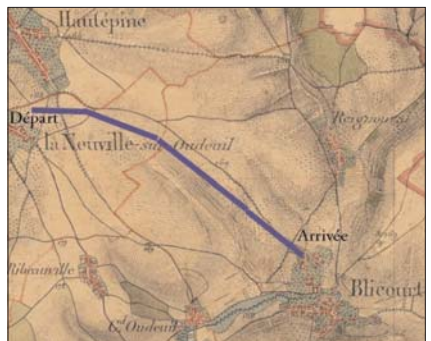


La grange de départ

aujourd'hui des traces de ce chantier abandonné au carrefour vers Haute-Épine et Blicourt près du calvaire.

Il est temps de citer le nom de cette commune que des esprits éclairés ont voulu illuminer des plus belles inventions de la science: La Neuville-s/Oudeuil.

SAISONS remercie chaleureusement Gérard Éloy, conseiller municipal de la commune, et le Pr Hernandez dont les travaux opiniâtres ont permis de ranimer le projet le plus ébouriffant que le département ait jamais connu. Le dossier complet peut être consulté sur le **site officiel de La Neuville-sur-Oudeuil**: <https://la-neuville-sur-oudeuil.fr/2021/02/24/projet-abandonne-de-teleferique/>



Cent ans

BRASSENS

Georges Brassens est né le 22 octobre 1921 et décédé le 29 du même mois, à soixante ans.



« Georges »

Chez Georges, le Georges
La carrure impressionn', de cell'
qu'on voit au catch
Chez les mauvais garçons, les arsuill'
les apaches
Sur scène il ne fait pas d'manières
Mais le regard est malicieux
Le sourir' pointe sous la moustache

Chez Georges, le Georges
Les amis sont toujours à la plus haute
place
Chez le maître sétois les premiers de la
classe
Et quand le rafiote prend le large
Tous les copains sont sur le pont
Et c'est lui qui débouch' le champagne

Chez Georges, le Georges
C'est des pudeurs d'ado pour parler de
la femme
Des aveux délicats, des tendress' et du
charme

Quant à celle que l'on méprise
Il la tire du caniveau
Pour l'asseoir à la table de Jeanne

Chez Georges, le Georges
Salle temps pour les cons et pour les va-
t-en-guerre
Les haineux de tout poil, les flics, les
doctrinaires
Ceux qui sont pleins de certitudes
Les prédicateurs le font chier
Lui c'est la modestie qu'il préfère

Chez Georges, le Georges
Je suis entré comm' ça sans m'poser de
questions
Il m'a servi un verre et donné du
«fiston»
Puis il s'est mis à la guitare
Soixante ans ferme que ça dure
Je m'en voudrais de jouer les nécrolo-
gues

sur l'air de «Jeanne» (1962)

« Hélène »

Le jour où je passerai par la gare
De Roquebrune au dernier train du
soir

Parmi tous ces voyageurs de semaine
Je reconnaitrai ton pull un peu flou
Ton rire au vent et cheveux sur le cou
Et dans tes yeux la tendresse d'Hélène

Je chercherai quelques mots mala-
droits
Sur mon silence de ces années-là
Sur le passé souvenirs qui se traînent
J'aurai sur moi de ces vieilles photos
Où l'on nous voit tous deux au bord
de l'eau
Mais donne-moi des nouvelles
d'Hélène

Je retrouverai tes gestes ta voix
Cette émotion et qui ne s'avoue pas
Cette façon douce qui est la mienne

Et dans le soir frémissant de juillet
Comme autrefois par la rue des cyprès
Nous rentrerons à la maison d'Hélène

sur l'air de «La princesse et le croque-notes»
(1972)



« Les bécanes »

Encor' d'autres dimanch' autour
d'une province
Tout au long de l'été quand nous
étions enfants
On prenait la route qui va jusqu'à
louzens
Sitôt passé le pont on coupait par les
champs

Les filles installées sur le porte-bagage
Coinçaient entre leurs jamb' les sacs
à provisions
que l'on avait emplis pour un si long
voyage
De tomates de pain d'œufs durs de
saucisson

On avait fière allur' filant sur nos
bécanes
Des enfants de dix ans avec leurs
fiancées

Un chapelet de rir' à travers la
campagne
Les gens nous saluaient en moisson-
nant les blés

Sur le coup de dix heur' on faisait une
halte
Les costauds de la band' se mesuraient
au sprint
Que de rêves de gloire ont péri sur
l'asphalte
Dans les rayons cassés des champions
néophytes

Les genoux couronnés on reprenait la
route
Jusqu'au bois de Salers où se tenait le
camp
On expédiait à la va-vite le cass'-
croûte
On avait la journée pour jouer près de
l'étang

On se taillaient des gaul' pour pêcher la
grenouille
Un bout de tissu rouge nous servait
d'appât

Les filles préféraient partir à la
vadrrouille
On les entendait rire au loin dans les
sous-bois

Certains jours assommés d'une chaleur
d'orage
On préférait aux jeux les graves
discussions
Tout en tirant sur notre première
gauloise
On parlait de la vie en suçant des
bonbons

Et quand exténués de tous ces bavard-
ages
On somnolait heureux une main
quelquefois
Venait s'aventurer dans le pli d'un
corsage
Tout le corps frissonnait de ces pre-
miers émois

On rentrait à la nuit le cœur dans les
étoiles
Silencieux et rêveurs vaguement
enivrés

La route qui filait sous les coups de
pédales
Ramenait au bercail de fiers aventu-
riers

Je me souviens de vous petites amou-
reuses
En voyant mon gamin enfourcher son
vélo
Ce matin de juillet et la bande rieuse
Emporte mon enfance dans son sac à
dos

sur l'air de «La marche nuptiale» (1957)



LEO DEMOZAY

Cent ans

YVES MONTAND

(1921-1991)



« Les grands bobards »

J'ai'm croire à tous les grands bobards
Et notre siècle, notre siècle
N'en est pas avare
En 17 du côté des tsars
À Saint-Petersbourg
Oulianov sonn' la chasse à courre
J'ai'm' la passion des Bolcheviks
Les massacres de L'Armée Rouge
L'ombre du Potemkine
Pour les oreilles des moujiks
L'Internationale
Bon dieu c'est d'la grand' musique

Par ici ça sent pas très bon
Les foutues moustaches teutonnes
Ont fait plier tous ces croupions
D'démocrat' à la conne
Il a fallu qu'à Stalingrad
Les Soviets aill' jusqu'au martyre

Et sonn' le début de la fin
N'en déplaie aux Américains
C'est d'l'Est que nous vient la lumière

J'ai'm' venir chanter au Bolchoï
J'ai'm' le Kremlin, la Sibérie
Et Nikita Khrouchtchev [choff]
Quant à L'Archipel du Goulag
L'gars Soljenitsyne
Il ferait mieux d'relire' Lénine.

Mais les chars russ' défil' à Prague
Et quelque chose en moi se casse
Comm' le fil de ma vie
Papa c'est pas c'que j'avais dit
Les damnés de la terre
Et l'union des prolétaires

J'ai'm' dénoncer les grands bobards
Je milit' sur les mots d'Semprun
Avec Costa Gavras

*Je conchie tout les dictatures
Pas qu'chez les Soviets
Mais aussi dans les prisons grecques
Ça devient mon fond de commerce
À la télé je fais d'audience
Le succès ça m'berce
Ça m'ouvre à tout les espérances
Mê'm', pourquoi pas, la présidence
Car j'aim' toujours croire
Aux grands bobards.*

sur l'air des «Grands boulevards» (1952)

« L'Italie »



*L'Italie
La patrie des Livi
C'est un coin de Toscane
Monsummato Terme
Au pied de la montagne
L'Italie*

*Giovanni
Fabriquait des balais
Au fond d'son atelier
Mais c'foutu pacifiste
Plaisait pas aux fachos
Populistes
Et bientôt
Les sbir' de Benito
S'en prenn' au balaitier
Incendient l'atelier
Elle a un goût d'pourri
L'Italie
Où aller ?
Il s'en va seul, le père
En dix-neuf cent vingt-trois
Il a pas tellement l'choix
Il franchit nuitamment
La frontière*

*Il débarque à Marseille
Et c'est près du Vieux Port
Que leur vie va s'écrire
Et qu'Ivo devient Yves*

*À Marseille
C'est dans les quartiers Nord
Que la famill' s'installe
Les aînés quitt' l'école
C'est pas pour les Ritals
Au boulot !
À Marseille
Lydia devient coiffeuse
Julien garçon d'café
Ivo le plus petit
Découvre au cinéma
Fred Astaire
Et très vite*

*Il se trouve un p'tit job
Dans une usin' de pâtes
Livreur en confiserie
Coiffeur avec sa sœur
Et docker
En trent'-huit
Le v'là chauffeur de salle
Dans un vrai cabaret
Puis il mont' mê'm' sur scène
Et chant' deux trois chansons
De Trenet*

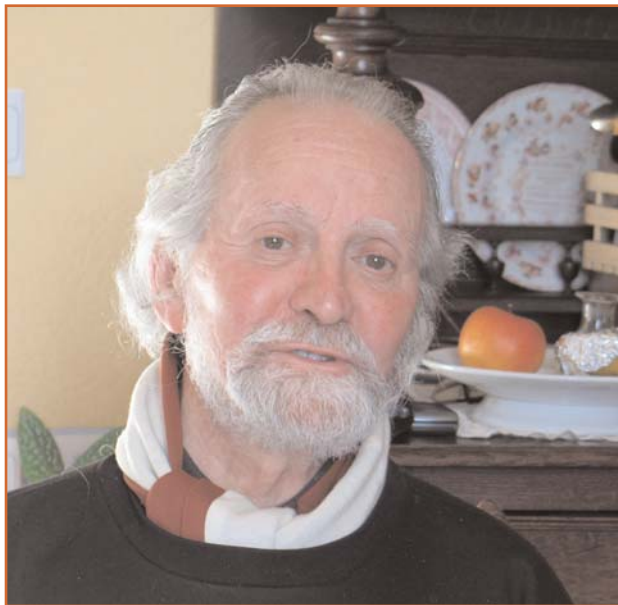
*Il travaille
Il prend des cours de chant
Décroch' des engagements
Le v'là à l'Alcazar
Cett'fois il peut y croire
Mais la guerre
Fout par terre
Ses beaux rêv' de carrière
Il trime sur les docks
Mais sans nulle équivoque
Elle sait que sa patrie
C'est la scène*

*Le Midi
À Marseille et à Lyon
Nice, Aix et puis Toulon
Partout c'est un triomphe
Maint'nant il faut monter
À Paris
Quarant'-quatre
Bobino, Moulin Rouge
En première partie
De la grande Édith Piaf
Après c'est l'Alhambra
Le succès
Et puis Jacq' Prévert
Castella et Crolla
Quarant'-neuf Les feuil' mortes
Musiq' Joseph Kosma
Et puis cette année-là
À Saint-Paul-de-Vence
Simone Signoret
C'est l'amour fou
À Paris
Loin si loin
Bien loin de
L'Italie*



sur l'air de «À Paris» (1946)

Léo DEMOZAY



ALAIN ARNAUD

Ce doit être le 11 août que Guy Hercenberg m'annonça le décès d'Alain, survenu deux jours plus tôt. À deux semaines de ses 80 ans. C'est aussi lui qui, trois ans plus tôt, m'avait fait faire sa connaissance dans le petit village isarien de Montreuil-sur-Brèche où il... résidait est sans doute peu approprié, survivait conviendrait mieux. Je ne l'ai connu que survivant. À la maladie qui l'emporta, à la misère – car de quoi vivait-il ? Il n'avait aucun revenu –, à la détresse morale et à la solitude que seul Guy rompait avec fidélité. Le vendredi nous fûmes une poignée au crématorium. Puis nous nous retrouvâmes dans la cour de son logis, à l'entrée du village. Parmi nous, deux personnes qui l'avaient exposé à Taverny. Car il peignait et il sculptait. Il écrivait aussi, de la poésie. Il peignait et il écrivait

énormément, il ne faisait que ça. Il me montra des centaines de pages organisées en recueils. La langue y était surabondante, profuse, pour tout dire pas de notre époque, plus proche d'un romantisme échevelé et empreinte – lâchons le mot – d'un mysticisme exacerbé qui m'aurait fait douter de son existence s'il n'y avait eu son regard. La photo ci-dessus le restitue avec une incroyable fidélité, son regard. Il a l'innocence d'un enfant qui s'abandonne à qui lui a fait confiance.

Guy ne lui connaît pas de famille. Reste une grande partie de son œuvre : des centaines de toiles entassées dans toutes les pièces de la petite maison. Pensez : soixante ans de peinture ! Même s'il a eu une carrière, et internationale, il n'est pas de ces artistes qui se coulent dans une mode. Que vont-elles devenir ? Peut-être, comme Alain, vont-elles survivre là quelque temps avant qu'opportunistement une maladie du bâtiment – des fuites de toiture par exemple – n'en

vienne à bout... L'Oise est quand même un département qui sait glorifier ses hôtes de passage, non ? Le parc d'Ermenonville porte quand même le nom de Rousseau qui y vécut en tout et pour tout les deux dernières semaines de sa vie et un président du Conseil alors général finança outrageusement un festival théâtral portant son nom... Alain Arnaud n'en demanderai pas tant. Simplement que l'on montre ses œuvres. Modestement.

Comment je fis sa connaissance ? Au printemps 2018, avec la Cie de la Cyrène (Michel Fontaine) je montai un projet de trois balades littéraires dans trois villages de la Communauté de communes de l'Oise picarde, Croissy-sur-Celle, Rocquencourt et Montreuil-sur-Brèche. Sous le titre commun de « Objets de grande utilité » (titre emprunté à l'écrivain Jean-Loup Trassard). Le principe était simple : un itinéraire dans les rues du village avec une dizaine de haltes pour lire un texte préalablement écrit en questionnant les occupants du lieu sur l'objet qu'ils avaient disposé ce jour-là devant chez eux.

Guy Hercenberg avait choisi de présenter une sculpture d'Alain Arnaud – ce dernier risquait en effet d'être encore hospitalisé et, de toute façon, son logis était trop excentré par rapport au parcours de la balade.

En fait Alain fut des nôtres, en fauteuil roulant. Il découvrit mon texte en même temps que les plus de quatre-vingts baladeurs. Il fut extrêmement ému quand les deux comédiens Julie Évrard et Guillaume Paulette en firent lecture. Le samedi 30 juin 2018 à 15h30.

LA VIOLENCE DU SURGIR

Il serait là, c'est devant chez lui que nous nous serions arrêtés. Nous serions entrés dans sa cour. Nous aurions eu dans le même regard toute la symbolique d'une vie : sur la gauche le toit effondré d'un hangar pour nous rappeler comment tous nous finirons et, sur la droite, la petite maison qui abrita ses amours avec Régina, la reine de son cœur, pour nous rappeler que l'amour est la lumière de la vie. Et puis il aurait appuyé contre le gros arbre le dernier de ses tableaux, car il peint.

Il nous aurait expliqué, de sa voix un peu rocailleuse : « *Dans mon expression graphique, picturale, je mets mes tripes, mes révoltes, mes sensations. Mais aussi ma mystique, les sens qui vibrent dans l'univers, les palpitations vers des vérités, ces vérités fussent-elles la souffrance* ». Oui, il aurait dit ça : « *le tremblement du ciel et de la terre dans la création nous mène toujours vers la résurrection* », citant William Blake. Il aurait sans doute parlé – c'est une expression qui me semble vraiment le traduire – de « *la violence du surgir* ».

Une violence du surgir qui dit si bien ce que furent les débuts de sa vie d'artiste. Il est né en Provence. À 18 ans il fait les Beaux-Arts d'Avignon puis poursuit à Paris. Quand il en sort, il se retrouve démuné, à la rue. Il survit de desins croqués que le vif. Le vif, un mot qui lui va bien aussi : c'est un écorché vif.

Et c'est là que surgit Régina, « *la rencontre émovante et primordiale* »

écrit-il. Car il écrit. À ses 13 ans il a trouvé la poésie et, depuis, il n'a jamais cessé de faire courir le crayon sur les pages blanches. Oui, c'est sûrement ça qu'il aurait fait : de nous accueillir dans sa cour en nous déclamant un de ses poèmes. Et Régina, de là où elle est, en cendres, au pied de ce gros araucaria, l'aurait entendu nous dire ses espoirs pour le siècle :

« Et notre espoir sera rassasié / Et le sang sera épongé / La bonté sera comme la beauté / Un bain de clarté sur les montagnes noires devenues bleues / Et notre espoir sera fondé / Oiseaux de lumière au cœur de la pierre étoilée / Au ventre de l'immense cirque humain / Et notre espoir sera grande armature / Comme la Voie Lactée qui est fleuve charriant / Cendres cristaux et chrysalides et couronnes de l'espoir / Oiseaux fragiles oiseaux de miroirs brisés / Qui se lèvent vers l'arbre magique / D'un autre destin au sang aussi fragile ».

Ses mots sont à l'image de sa peinture : ça jaillit de partout, ça surgit, ça abonde, ça surabonde, ça déborde, ça s'écoule...

Sa sculpture est plus intérieure, moins surréaliste. C'est que la matière a du poids, la terre ça pèse. Même cette terre auto-durcissante qui ne nécessite pas de passer au four. Livrons jusqu'au bout les secrets de fabrication : le sculpteur l'arme de fil de fer pour lui permettre de garder son élan, pour éviter qu'elle ne s'affaisse sur elle-même. C'est lui-même qui a mélangé les couleurs pour lui donner cette splendide patine bronze à l'habillage.



Ce qu'elle nous livre d'abord, c'est un visage anguleux et ascétique, l'arête fine et tranchante du nez, les lèvres entrouvertes sur une supplique, les yeux pointus, acérés, au fond d'orbites obscures et sourcilieux. Le bras gauche et la main crispée nous disent eux aussi que cet homme est une force, une tension, une énergie. Nous n'avons pas le reste du corps, nous n'en avons que l'enveloppe vestimentaire dont la partie supérieure évoque la coule monastique, cette longue robe de bure – une laine grossière – avec le capuchon très large et, sur les épaules, le scapulaire que, le premier, utilisa l'Ordre de Saint-Benoît. Un moine donc. Le mot même, venu du latin, serait presque une métaphore de notre sculpture : *monachus*, homme qui a choisi la solitude. Mais peut-on parler de choix lorsque c'est la vie qui vous pousse aux marges ? Ne serait-ce pas pourquoi le visage est tourné vers le ciel ? Ne serait-ce pas pourquoi il ne respire pas la suave tranquillité des belles hagiographies de Thérèse de Lisieux ou de la petite



Bernadette de Lourdes qui ont bercé notre enfance au mitan du

siècle?

D'ailleurs cette robe de bure n'est pas anecdotique. En la fixant du regard on voit quelles vagues violentes l'agitent et la font onduler, telle une tempête qui se lève en mer.

Que dit-il au ciel, ce moine décharné? Que prie-t-il au ciel?

À l'avoir longtemps scruté je crois avoir deviné: ce n'est pas un chant qui s'élève de ses lè-

vres mais le cri même de son divin inspirateur quand il fut en croix: «Eli, Ali, lama sabachthani?», «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?»

Cette sculpture, je ne pourrai jamais me contenter de la trouver belle. Car elle me parle des mains qui l'ont façonnée, qui l'ont cherchée, qui l'ont inventée. Et qui sont les belles mains d'un bel ami. Il est de Montreuil, il habite au bout de Couvremont, il s'appelle Alain Arnaud.

SUR SA PEINTURE

Alain Arnaud écrivait:

«Ma peinture se situe entre le silence des nuits et le noyau organique des rythmes humains. C'est ma substance intérieure ainsi que mon destin; c'est ce qui forme le ciment de mon équilibre, cet œil mouvant dans le vide, cet utérus à découvrir.

Je suis attiré par le sacré, le mythique, l'humain et son univers. Les métamorphoses des êtres et des choses agissent sur ma création et me guident vers l'inconnu de ma démarche spirituelle.

Mon travail pictural se fait surtout sur bois préparé, avec des superpositions à l'acrylique. Ensuite j'entre dans un domaine de racines humaines, d'où les germes forment un puzzle de correspondances de formes et de couleurs. Le dessin intervient avec la vision, et la matière se forme avec l'esprit du sujet. Ce qui crée l'atmosphère et l'état d'âme du tableau, quand il se met à respirer

et à vivre. Et j'espère révéler un peu de substance, d'architecture, de structure intérieure, un peu de matière que l'œil ne peut boire qu'à la source, en profondeur. C'est en s'approchant de l'espace

vision d'éternité au cœur même de la faille souveraine de cette obscurité vers l'absolu.

Forme étrange saisie par la violence du surgir, métamorphosée par l'éternelle éclosion du vouloir, éveillée par son aurore à la limite du silence et de la parole dans l'instant, une autre dimension venant à notre rencontre. Et du geste incessant de cette forme mouvante et de la couleur s'élèvent les grands souffles charnels et ordonnateurs de la vie: véritable orchestration des sens renaissant de leurs cendres.»



abyssal, en essayant de voir derrière les transparences, que le rayonnement d'une autre réalité peut naître à notre regard et nous sauver de notre nuit. La seule approche qui ne peut se faire sans les sens, sans la marche obscure de notre mémoire vers l'inconnu, sans la

Et Jean-Claude Marie: «Plus on observe un de ses tableaux, plus se dévoilent des formes, des êtres indistincts au premier regard, [...] profils inquiétants lovés dans des choses organiques et prêts à s'y fondre de nouveau. Toutefois, à l'opposé, nous sommes alors proches de véritables paysages cosmiques, sortes de mondes flottants qui sont, à l'évidence, des Genèses.»

SA LECTURE DES ANCIENS

« La pie sur le gibet » de Bruegel l'Ancien (1568)

Voici la respiration de l'univers. La limpidité de l'âme. Vous avez devant vous tous les frémissements du feuillage unis en cette luxuriance offrande à la limite de l'améthyste de clarté, de l'émeraude de la substance cosmique.

Voyez les pics rocheux paraissant immortels dans leurs aplombs au milieu d'un entourage de grandes ombres, de grands mouvements occultes liés à la rivière qui passe. Tous cherchent le sommeil parmi l'infini.

Cet accouplement du ciel et de la terre est transparent là où l'on sent l'humus de la terre dans l'harmonie spatiale de toutes sensations au regard des arbres majestueux, des matières charnelles qui épousent l'instant. C'est une plongée dans les entrailles virtuelles de l'émerveillement comme aux premiers jours de la création.

Une fugitive forme céleste s'estompe dans l'horizon brumeux. Ses empreintes sont encore vibrantes entre l'éclaircie qui court lente-



ment dans les vallées profondes et le château blotti dans l'ombrage des spectres antiques. Les villages s'éclaircissent peu à peu d'un mince filet crépusculaire au cœur d'une danse paysanne colorée, hommes et femmes agiles mêlés à leur sueur de la journée dans la terre virginale. Ce sont quelques groupes de paysans virevoltant dans une bourrée ancestrale endiablée par l'ivresse humaine et végétale de tous les instants de leur vie. Tous les sens unis en une ultime heure divine. Là tout semble s'éveiller à la sérénité

d'une protection astrale mystérieuse, terrestre dans le creuset d'un espace éphémère, tellurique dans l'éternité d'une mémoire.

C'est là que la nature bouge ses corps d'écorces, ses voiles de fiancée, ses arlequins dans les branchages de la vie et des résurrections, enlacée au bras d'un ciel ruisselant et de l'homme libre.

Au-devant d'un tel spectacle, une pie vient se poser sur le gibet qui, de sa stature de géant, observe, face à l'humble croix, tout le paysage et les hommes.

QUELQUES REPÈRES

- 1984, médaille d'argent au Coliseum New York
- 1986, médaille de vermeil à l'Art Expo New York
- 1984, 85, 86, Paris Centre Intern. d'Art Contemporain
- 1993, médaille Ville de Beauvais, 1^{er} prix à Senlis et Chantilly
- 1999, médaille d'or à Bourges
- 1998, 99, 2000 Paris exposition au Salon d'Automne

- 2000, Prix de Viroflay, Grand prix d'Argenson - Expo à Barcelone
- 2001, Palette d'or, L'Isle-Adam
- 2002, Prix Jérôme Bosch, Prix du Salon des Artistes Français
- 2003, Médaille d'or Enghien-les-Bains
- 2005, Médaille d'argent, Taverny - Expo en Espagne (Sarria)
- 2006, Expo en Corée du Sud (Séoul)
- 2010, Invité d'honneur à Beaumont-sur-Oise.



Pour ceux qui l'ignoraient, le rédac'teur de SAISONS habite... « une des villes les plus ratées de la Reconstruction : Beauvais ». La ville est propulsée à la une le 3 novembre dernier, à l'occasion de la remise du Goncourt : le lauréat, Mohamed Mbougar Sarr, habite la préfecture de l'Oise. La presse locale – Le Courrier Picard, L'Observateur de Beauvais, Oise Hebdo – se met au travail.

Ce Sarr, je l'ai vu par hasard en octobre dans l'émission de Busnel – j'écris *par hasard* car j'ai cessé de regarder cette émission le jour où l'animateur a enfreint les règles déontologiques en invitant sur l'écran... sa compagne (Delphine de Vigan, par ailleurs écrivaine de talent) – et le jeune homme (il a la trentaine) m'a frappé par sa simplicité, sa gentillesse, sa façon humble de parler vrai.

Ce que je vois après sa nomination confirme que l'homme est bien comme cela : normal, tout simplement normal, pas débordé par son ego. J'allais dire comme le secrétaire de l'Académie Goncourt qui est, pour moi, un écrivain majeur : Philippe Claudel.



Mbougar Sarr est exemplaire, je l'ai dit, de discrétion et d'humilité. Il répond quand on l'interroge, il lèverait presque le doigt pour pren-

LE DERNIER GONCOURT EST CONVAINCANT. SON LIVRE, BEAUCOUP MOINS...

dre la parole. Il n'est jamais péremptoire. Il se plie à ses nouvelles obligations ; le soir du 3 il apparaît au début de l'émission de Busnel qui l'a « lancé ». Une exquisite gentillesse.

Il n'a pas été facile de se procurer son livre, dans sa ville même. C'est que, pour une fois, le Goncourt a honoré un petit éditeur – Philippe Rey ; maison parisienne créée en 2002 et spécialisée dans la littérature étrangère.

462 PAGES

Je dois me faire violence : le livre fait près de 500 pages. J'ai toujours une réticence à l'égard des livres épais. Pour moi, ils augurent d'une écriture *balzacienne* – entendez logorrhéique, d'une verbosité intarissable. Je me moque volontiers des auteurs américains qui n'en finissent pas. J'aime pouvoir lire un livre d'une traite, m'y immerger et en ressortir exsangue mais l'idée de devoir m'y reprendre à plusieurs fois, non. Un film, oui, une série, non.

Il y a bien sûr un rapport entre la pagination d'un roman et son écriture : on ne peut pas écrire 400 pages avec une phrase nerveuse à la Annie Saumont ou à la Marie-Hélène Lafon. Il faut nécessairement la structurer à l'ancienne, à grand renfort d'adjectifs et d'adverbes et de relatives et conjonctives pour nuancer les affirmations et exprimer les mille doutes de l'âme. En un mot, on ne résiste pas à la tentation de tout dire, de tout

exprimer. Or l'écriture à laquelle je m'exerce est tout l'inverse : suggestive et non affirmative, évocatrice et non démonstrative.

Avant de me lancer dans le texte, je jette toujours un œil au sommaire. Celui-ci est très significatif : les trois parties (terme habituel) sont ici des *livres* (*premier, deuxième et troisième*), eux-mêmes divisés en *parties* (sept en tout) et en *biographèmes*. Ce dernier terme a été inventé par Roland Barthes : « *J'aime certains traits biographiques qui, dans la vie d'un écrivain, m'enchantent à l'égal de certaines photographies ; j'ai appelé ces traits des biographèmes* ». Rien à voir avec ceux de Sarr qui sont simplement des moments particuliers, pas particulièrement significatifs...

Mais donc le sommaire ne permet pas de pressentir comment le récit va s'organiser. Faut-il sourire de la *Première partie du Troisième livre* :

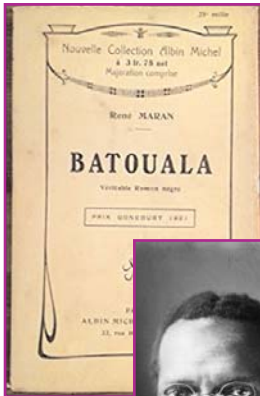
	littérature	
Amitié - amour x	_____	= ?
	politique	

Je n'y vois qu'une plaisanterie un peu potache. Je reviendrai un peu plus loin sur le potache oulipien (en hommage au Goncourt 2020, Hervé Le Tellier ?).

LA CRITIQUE

Unanimité pour saluer l'émergence d'un nouvel écrivain.

« *Ambitieux prodige sénégalais* » (Télérama). « *Un roman très cérébral, vibrant de sensualité, assurément politique et souvent drôle* »



(Le Monde).
Pourtant Le Figaro, sous la plume d'Astrid de Larninat, souligne

« Intelligent et fourni, le roman pâtit néanmoins d'un manque de clarté ». Libération parle plus de l'écrivain, « le premier écrivain d'Afrique subsaharienne à être consacré par le plus prestigieux des prix littéraires ».

Peut-on ne pas souligner la *coïncidence* qui attribue le Goncourt à Sarr cent ans exactement après qu'un premier écrivain Noir l'ait reçu ? Il était Martiniquais, donc Français, et se nommait René Maran. Son roman, « *Batouala* », avait curieusement aussi à voir avec Beauvais puisque Maran était venu en 1915 en parler avec son ami Philéas Lebesgue, qui était la grande figure poétique du Beauvaisis...

LA TRAME

Quatrième de couverture :

« En 2018, Diégane Latyr Faye, jeune écrivain sénégalais, découvre à Paris un livre mythique, paru en 1938 : *Le labyrinthe de l'inhumain*. On a perdu la trace de son auteur, depuis le scandale que déclencha la



parution de son texte [accusations de plagiat pour lesquelles l'éditeur fut condamné]. Diégane s'engage alors, fasciné, sur la piste du mystérieux T.C. Elimane. Du Sénégal à la France en passant par l'Argentine, quelle vérité l'attend au centre de ce labyrinthe ?

Il va surtout s'attacher à deux femmes : la sulfureuse Siga, détentrice de secrets... » et la poétesse haïtienne [dont je renonce à retrouver le nom tant la confusion des personnages est extrême]...

Disons-le d'emblée : il est impossible de se repérer dans la multitude des prénoms et des noms, comme dans les liens familiaux qui peuvent lier certains d'entre eux. Ainsi Siga D., que Diégane va consulter... à Amsterdam ! (et le lieu n'a aucune incidence sur le récit...) est l'une des filles de Cheikh Ousseynou Koumakh qui, pour faire vite (mais l'auteur, lui, prend 60 pages pour le raconter !), recueillit son neveu Elimane après que ce dernier eut perdu son père à la guerre de 14. Eh bien il n'apprendra rien de Siga D. sur ce qu'est devenu Elimane. Rien !

Comme rien de son éditrice qu'il retrouve miraculeusement dans un petit village ni rien de la poétesse haïtienne qu'il rencontre en Argentine... L'auteur ne recule devant aucune invraisemblance, d'autant qu'il ne livre au bout du compte aucun renseignement sur Elimane !

Avoir couru le monde et n'avoir rien trouvé sur Elimane !, Diégane décide de rentrer au Sénégal où – j'hésite à l'écrire tant, du point de vue scénaristique la chose est d'une folle indigence – il va se rendre dans le village d'Elimane. Ce qui est quand même, pour tout scénariste, la piste la plus évidente... Et là, enfin, il va apprendre le peu qu'il y a à savoir sur le personnage. Dire que la vérité est décevante est insuffisant : c'est un grand n'importe quoi ! Je cite :

« Madag [Elimane], alors à Buenos Aires, s'apprête à se rendre en Bolivie, où il pense avoir retrouvé l'homme qu'il pourchassait en Amérique latine depuis vingt ans : un ancien SS auquel il avait eu affaire, un certain Josef Engelman... [II] aurait arrêté et torturé son ami Charles Ellenstein avant de l'envoyer au camp de Compiègne, d'où il fut ensuite déporté à Mauthausen. » (p.456)

Ce qui permet à l'éditeur d'écrire, en quatrième, qu'« il affronte les grandes tragédies que sont le colonialisme et la Shoah ». J'assimile cela à de l'usurpation historique : que quelques phrases permettent de dire que l'on parle de la Shoah, non ! C'est trop facile. Ce livre ne parle pas de la Shoah. Quant à cette prétendue chasse à l'ancien nazi, c'est ridicule. L'auteur lui-même y croit si peu qu'il clôt cet épisode avec la désinvolture à laquelle il nous a habitués : « Ma-

dag ne le retrouve qu'en 1984 à La Paz. Sans plus de précision, il écrit que tous deux mettent fin à leur vieille histoire dans des circonstances *répugnantes et impitoyables*. C'est un peu facile, monsieur l'auteur ! Le lecteur attentif que je suis serait même attristé de votre dédain : je mérite autre chose que des échappatoires littéraires.

UNE STYLISTIQUE ÉCLECTIQUE

L'ouvrage est dédié à Yambo Ouologuem. Cet écrivain malien



(1940-2017) publia en 1968 «Le devoir de violence», pour lequel il obtint le Renaudot, avant d'être

accusé de plagiat. Sarr construit autour de lui son personnage d'Elimane.

La phrase de Sarr est, je l'ai dit, d'un absolu classicisme. Elle est lente, solidement charpentée avec des relatives et des conjonctives et une impeccable concordance des temps. Exemple (p.25/26), à propos de la publication d'un premier livre :

«Il m'avait fallu attendre quatre ou cinq mois après sa publication pour qu'on le tirât du Purgatoire de l'anonymat. Un journaliste influent, spécialiste des littératures dites francophones, l'avait chroniqué en mille deux cents caractères espaces comprises [*en typographie, le mot est féminin*] dans Le Monde (Afrique). Il émettait quelques réserves sur mon style, mais sa dernière phrase m'avait accolé la locution redoutable, voire dangereuse, diabolique même, de «promesse à

suivre de la littérature africaine francophone». J'avais certes échappé à la terrible et mortelle «étoile montante», mais sa louange n'en demeurait pas moins assassine.»

On note qu'un adjectif ne suffit pas mais qu'il y faut deux tris soigneusement gradués : *redoutable, dangereuse, diabolique* puis *terrible, mortelle* et *assassine*. C'est un trait stylistique caractéristique : par des approches successives – et non directement – cerner au plus près une situation ou une personnalité.

Ceci est proche d'une certaine préciosité qui trouve à s'exprimer dans le goût de mots rares : *entéléchie* (52), *innutrition* (109), *schibboleth* (136), *flaccide* (207), *invulcré* (362)... et que casse l'usage de mots crus liés au sexe (*baiser, cul...*).

L'auteur profite des articles critiques émis lors de la parution du livre d'Elimane pour s'exprimer dans une langue plus directe – et dans une autre typo. À mi-ouvrage, il cite *in extenso* (24 p.) l'étude publiée en 1948 par Brigitte Bollème sur «*Qui était vraiment le Rimbaud nègre?*» Le texte est écrit dans une langue journalistique simple et directe. Assez curieusement, le chapitre qui suit (et retrouve donc le narrateur du livre Diégane Latyr Faye) garde cette même écriture plus... actuelle, avant de replonger dans le style décrit plus haut. Le narrateur lisant une lettre adressée par Elimane s'écrit (p.271) : «C'est de la merde crypto-symboliste. C'est une mystagogie risible, une parodie de mauvais goût...» En effet ! Sarr me vole mes mots (sauf *mystagogie* que je n'avais jamais lu...).

Et puis, car l'auteur a une certaine part de facétie, page 191 vient le *Deuxième biographème*. Dix

pages écrites sans point, en trois textes que sépare juste un point-virgule. Il reprend là les innovations de Perec, Sollers et autres Mathias Énard sur la non-ponctuation. Ça fait sourire mais c'est tout. Ça n'apporte rien. C'est comme le palindrome (qui se lit indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche) et dont Perec aurait écrit le plus long (1247 mots) : il n'a quand même aucun sens – c'est le cas de le dire. Pas plus qu'à cet endroit du livre le petit exercice (facile) de l'auteur...

Le dernier paragraphe. Diégane est dans la dernière chambre où vécut Elimane (Madag). Ce dernier lui a laissé une lettre, sans le connaître mais il savait qu'il viendrait.

«J'attendrai, enfin, que Madag vienne. Je ne pouvais accepter sa demande. Publier ce qu'il y avait dans ce carnet [*le début d'un nouveau texte*] aurait détruit son œuvre, ou l'égoïste souvenir que je veux en garder. Madag viendra me voir une nuit pour me demander des comptes, peut-être pour se venger, je le sais ; et son fantôme, en s'avancant vers moi, murmurerà les termes de la terrible alternative existentielle qui fut le dilemme de sa vie ; l'alternative devant laquelle hésite le cœur de toute personne hantée par la littérature : écrire, ne pas écrire.»

Il me semble que la complexité générale de ce roman tient en la confusion du sujet – T.C. Elimane – et du personnage qui se met à sa recherche – Diégane L.F. Il n'y a aucune distance entre eux et donc aucune véritable enquête ni quête. C'est un monologue.

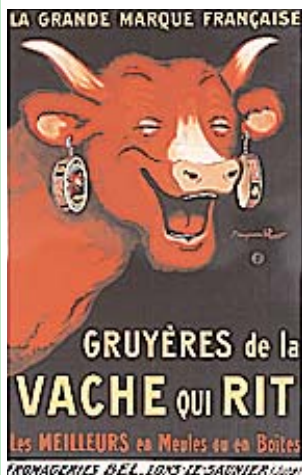
Rémi LEHALLIER



«VAGABONDAGE FROMAGER!»
(Souvenirs de mémoire)

Chaque fromage est un voyage.
in Site de Fabien Degoulet¹

*L'odeur est forte aujourd'hui, à cause de la "promotion"
sur le "goût fromage" (n°5249) du catalogue officiel servant aux achats.²*
Rosset Pierre, 1992, pp. 3-6.



Benjamin Rabier, 1926

Implantée dans 126 pays (et sur certains masques anti-covid!) la star internationale « la vache qui rit » (à l'origine « fromage moderne ») – un des premiers « fromages » industriels – a fêté le 16 avril 2021 ses cent ans... Qui ne la connaît pas, qui n'a jamais entendu cette ancienne publicité dans laquelle les vaches sont sélectionnées pour ne garder que la vache idéale! Celle qui n'est pas « trop banale, trop grasse, trop maigre, trop typée, trop lourde... » En 2010 les choses ont évolué. Heureuses de participer à sa fabrication les recalées du

temps passé sont là, apportant la force de leur travail, dans un « nouvel univers délirant » chantant et dansant et dans lequel la vache rit toujours... Est-ce toujours le même rire?...

Je suis peiné de voir autant de vaches compétentes utilisées (j'allais écrire exploitées) pour la production d'un « fromage » sans goût et sans odeur qui sait – pour perdurer et se développer – s'adapter aux sociétés qu'il alimente allant jusqu'à penser offrir une version végan ; qui a sa propre vision de la gastronomie et ses propres recettes ; qui est servi régulièrement sur les tables de nos cantines... Enfin, pour aller au fond de ma pensée, cette vache centenaire n'est pas pour moi un Fromage, avec un **F** majuscule.

Eh oui Fromage (sous cette forme) est un mot qui suscite le plaisir, le goût et l'odeur (même si quelquefois – comme la tante de la cousine de ma grand-mère – il déclenche le dégoût). Quel aliment magique lié à la transformation des laits de vache, de brebis, de chèvre...! Que de formes (ronde, carrée, rectangulaire, triangulaire, cylindrique, conique, cubique, pyramidale)! Que de fromages aux pâtes

lavées, brossées, pressées, persillées, pigmentées... Que d'odeurs aussi et de goûts bouquetés, faisandés, fruités, noisetés... Que de noms aux sonorités poétiques : salers, cantal, bleu d'Auvergne, cabécou, chablis, chaource, époisses, gaperon, gorgonzola, neufchâtel, livarot, guerbigny, vacherin, munster, saint-nectaire, vieux Lille, brie de Meaux et de Coulommiers, maroilles³... évoquant villages, villes ou régions de France. Un vrai voyage dans la géographie gustative et odorante d'une France créatrice aux mille fromages.

Les précédentes informations fromagères ramènent à ma mémoire d'heureux souvenirs que je voudrais partager. Des histoires de fromages qui voyagent et vagabondent de par le monde. Des voyages inattendus dont nous avons été – mon épouse et moi – témoins et quelquefois acteurs au cours de rencontres avec des étrangers dans le cadre d'une association internationale d'hôtes et de voyageurs à laquelle nous adhérons.

Ainsi ce couple de Coréens du Sud que nous avons accueilli chez nous un jour. La visite de la ville nous amena



aux halles. Parmi la multitude d'étals trônait celui, gigantesque, des fromages avec ses multiples formes, couleurs et (bien sûr) odeurs. Ah!... quel plaisir de voir cet homme d'un certain âge, professeur d'université en génie mécanique, appareil numérique en mains, photographier le stand sur toutes les coutures... Clic, un panel de roquefort et de bleu! Clac, une meule de gruyère!... Clic-clac sur les crottins de Chavignol et leur suite... Clic-clac encore pour une photo zoomée de la vendeuse épanouie devant ses fromages régionaux!... Un selfie de l'étal et de la vendeuse en arrière-plan. Un dernier regard sur les fromages bien rangés et mis en valeur et un sourire de satisfaction éclairant son visage.

Un autre jour, c'est un couple de Canadiens du Grand Nord (pendant leurs loisirs ils pêchent en Alaska) qui quitta notre maison avec plusieurs fromages, « quatre » me souffle ma mémoire. Un échantillon significatif de l'éventail froma-

ger français. Ils avaient (pas leurs deux enfants qui faisaient la grimace) bien apprécié les fromages du dîner, notamment le cœur de rollot. Un vieux fromage picard.

Puis arriva un couple d'Anglais âgés. La coutume de cette association veut que l'accueil s'effectue sur deux nuitées avec les repas du soir et les petits déjeuners. Pour le premier dîner nous avons réalisé un repas mettant en valeur la cuisine picarde avec quelques petits fromages locaux de chèvre et de vache aux goûts très agréables. Concernant le dîner du lendemain ils nous proposèrent de le réaliser... C'était un vrai repas anglais dans lequel le fromage (du cheddar) se mangeait après le dessert. Cette correspondance avec la vieille tradition française illustrée par l'expression « entre la poire et le fromage » était surprenante. Avaient-ils amené avec eux leur fromage dans leurs bagages?... Je pense, à la réflexion, qu'il faisait partie intégrante du voyage.

Il y a ceux aussi que nous

adressions, par la poste, à des amis danois comme le camembert de Normandie, le brie de Meaux, le beaufort d'été, la fourme de Montbrison (plus fine que celle d'Ambert)... Fromages accueillis avec bonheur, parce que, à Copenhague, les fromages vendus cher en magasin sont, comme nous l'avons constaté sur place, loin d'être les ambassadeurs du goût français qu'ils devraient être. Un jour, pour nous remercier, nous avons reçu par la poste un énorme saumon sauvage pêché et fumé par un vieux pêcheur de la petite île sur laquelle nous avons passé quelques jours avec eux. Échanges de goûts et de saveurs. Ce jour-là nous avons découvert ce qu'était le vrai saumon fumé dans toute sa délicatesse.

Et encore, j'en ris déjà, le fromage qui nous avait accompagnés en avion jusqu'à Amman puis après à Damas en voiture. J'étais avec mon épouse, notre fils et une amie de celui-ci alors en mission à l'ambassade de France. Que de rires dans le véhicule quand sous la chaleur le fromage – qui lui aussi « voyageait » – a exprimé toute sa puissance! Il faut dire que c'était du fromage fort, comme on le fait dans le Beaujolais pour les vendanges : des morceaux de fromages secs râpés et dissous dans du jus de cuisson de poireau agrémenté d'un peu de vin blanc sec qui prend « sa force » avec le temps. L'odeur prenante nous a accompagnés jusqu'à l'hôtel... et marqua toute la nuit de son empreinte la persistance de ce fromage

français transporté dans nos bagages jusqu'à son dernier voyage...

J'aurais encore beaucoup de choses à écrire, notamment sur les plateaux de Fromages que nous servions (en complément protidique) plusieurs fois par semaine aux enfants des colonies maternelles que nous dirigeons, mon épouse et moi. Ainsi, « partie intégrante du projet concernant l'alimentation, le plateau de fromages n'appa[raissait] qu'après plusieurs jours de travail autour des règles alimentaires, à raison de deux à trois fois par semaine. Trois plateaux – chacun de 8 à 12 fromages – sont en service pour les dix tables d'enfants que constituent les deux salles à manger et auxquelles mange l'animateur du petit groupe » (Rosset, 2007, p. 15) Fromages que les enfants de 4 et 5 ans curieux mangeaient de bon appétit, manifestant beaucoup d'intérêt pour chacun d'eux : « Commençaient alors la quête de l'information. "– Dis c'est quoi ça" et le (bien souvent sans attendre la réponse de l'adulte qui a régulièrement oublié ou bien ne sait pas) "– J'en veux" et "– Pis ça? J'en veux aussi..." ». Généralement, l'enfant pren[ait] un morceau de chaque fromage. Aux tables voisines, les enfants poursuiv[ai]ent leurs conversations avec l'animateur dans l'attente du plateau qui, c'est certain arrivera et, c'est sûr – comme les fruits du matin – "même s'il n'y en a plus il y en a encore à la cuisine..." » (ibid.). Convivialité, partage et plaisir résument

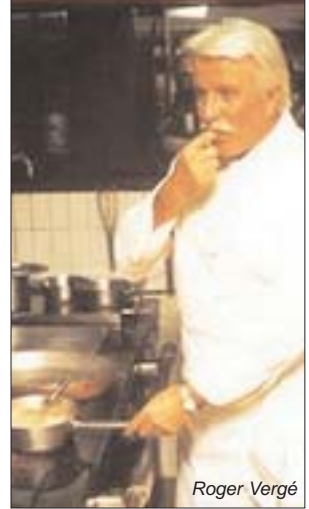
aussi, entre autres, ces moments de repas dans lesquels ces soirs-là les fromages amenaient sans cérémonie, formes, couleurs, goûts, odeurs... et connaissances.

Autant dire tout de suite que vache qui rit, kiri, port-salut (c'est écrit dessus), saint-paulin et autres fromages sévissant trop souvent en portions dans les cantines ne s'y trouvaient pas.

Je pensais clore ici mon propos... Mais ma mémoire demande, insiste, me presse pour que je poursuive mon récit en parlant aussi de mon service militaire. Que vient-il faire ici?... C'est à cause de ma mère. Régulièrement cette dernière m'envoyait alors, bien emballé (à cause de l'odeur) par colis postal, un « bresse bleu » fait à point... Pourquoi celui-ci, précisément? J'avoue ne l'avoir jamais su. Mais une association soudaine me vient à l'esprit : est-ce pour cela que j'ai un rapport privilégié avec les fromages ?...

Persévérante, elle (ma mémoire) me pousse dans mes derniers retranchements et me renvoie à mon enfance. Du temps où – en vacances à la campagne chez mes grands-parents (mon grand-père était charron, menuisier, ébéniste et charpentier) – je me régalaient avec du camembert « plâtreux ». « – Et aujourd'hui, poursuit-elle, quel fromage a ta préférence?... » (Petit silence de réflexion!) C'est sans aucun doute le roquefort, dans sa version souvenirs heureux, du temps où plus jeunes, nous (mon épouse et moi) le mettions sur la table des repas inspirés des nombreux chefs étoilés que nous

cuisinions pour les événements de notre entourage ou de connaissances plus ou moins proches (mariages, baptêmes, anniversaires) ou simplement pour le plaisir de nos amis. Sur table, donc, mais retravaillé avec la recette du chef étoilé Roger Vergé (1930-2015) un



Roger Vergé

des « chantres de la gastronomie française » (Lasserre, 2015), celle des *Tartines de roquefort aux noix* (Vergé, 1978, p. 308). C'est une recette simple dont voici les ingrédients : roquefort, beurre, noix, armagnac ou cognac. Ce mélange se sert sur des grosses tartines de pain de campagne rassis et grillées accompagnées de raisin ou de quartiers de poire citronnée. Dans « les campagnes du Centre, une soupe et ces tartines de roquefort composent souvent, à elles seules le dîner » (op. cit., p. 309) écrit ce dernier, très pédagogue, à la fin de la recette.

Comme un rappel à l'ordre

insistant, l'odeur se fait maintenant sentir. C'est le moment de passer à table et d'attaquer avec un bon appétit la succulente tarte au maroilles⁴ (cuisinée par mon épouse) qui cuit dans le four. Cette tarte, réalisée avec un maroilles picard, peut être servie avec «une compote de pommes chaudes ou une salade aux pommes acidulées et aux noix» à la picarde⁵ ou tout simplement avec une *tchiotte* salade de saison et un *tchiot* cidre brut acheté à la ferme.

C'est dimanche et il fait beau. Tout en mangeant cette tarte odorante nous observons à travers la vitre de la cuisine deux jeunes mésanges. Attentives, elles picorent les rognures de maroilles que nous avons déposées dans une soucoupe sur la table de la terrasse.

En les voyant ainsi, je me dis qu'elles aussi aiment ce fromage!...

Épilogue: Dans un sac en papier kraft abandonné sous un siège d'un des nombreux TGV – Paris Gare de Lyon/Lyon Part-Dieu – un fromage se

lamente. C'est une portion de *Vache qui rit* oubliée dans sa boîte. Son rêve va être brisé! Elle ne verra pas la capitale de la gastronomie française... Quel désespoir! Elle l'avait tellement espéré...

PS: Le 15 septembre 2021 à Tours la Française Virginie Dubois-Dhorne (fromagère à Arras 62) a reçu la médaille d'Or au 5^e Mondial du meilleur fromager.

Ce 14 octobre une information circule dans les médias: le fromage italien la «mozzarella» devient le fromage préféré des Français et détrône ainsi le camembert.

Pierre ROSSET
alias LE Gastronomique

Références

Lasserre, Catherine, «Roger Vergé, cuisinier majeur du XX^e siècle, s'en est allé», in *Académie du goût*, 8 juin 2015. Consulté le 15/10/2021. <https://www.academiedugout.fr/articles/roger-verge2721>

Lebey, Claude (sous la direction de), «Picardie. Produits du terroir et

recettes traditionnelles», col. *L'inventaire du patrimoine culinaire de la France*, Paris, Albin Michel/CNAC, 1999.

Rosset, Pierre, «Bussy, la colonie aux "mille fromages". Le loisir: base de construction identitaire?», in Houssaye, Jean (dir.), *Colos et centres de loisirs: recherches*, Vigneux, Matrice, 2007, pp. 84-104. (En accès libre sur le site de Champ social éditions)

Rosset, Pierre, «Tiens, imagine un peu pour voir», *La boîte de Pandore*, n° 6, L'imaginaire, Lille/Liège, A.R.F., 1992.

Vergé, Roger, «Ma cuisine du soleil», préf. de Claude Lebey, Paris, Robert Laffont, 1978.

1. Médaille d'or au Mondial du meilleur fromager en 2015.

2. Extrait d'un texte futuriste décrivant une cantine totalement déshumanisée.

3. Vedette du film de Dany Boon (2008) *Bienvenue chez les ch'tis* révélée par la scène où, après avoir appris au directeur de la poste la manière de faire, elle plonge tartinée dans son café... Une scène mythique!...

Notons au passage que cette vedette du Nord a son vrai jumeau dans l'Aisne, un des territoires picards.

4. Voir la recette picarde (Lebey, 1999, p. 81).

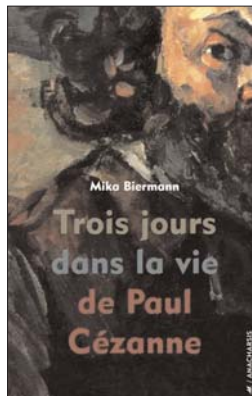
5. Ibid. p. 82.

Littérature

TROIS JOURS DANS LA VIE DE PAUL CÉZANNE

«Il peint donc une pomme. D'aucuns diront que cinq minutes, c'est largement suffisant. Qu'une pomme, ce n'est quand même pas une vue aérienne de Paris ou une caravane cheminant vers La Mecque. Et ben, il les emmerde. Il mettra cinq jours pour en peindre une, de pomme. Il en a prévu une dizaine dans sa toile, ça lui prendra des mois. Il le fait

exprès. Ça leur apprendra? Ça lui apprendra.»



En quatre-vingt-sept pages, d'une prose nerveuse, incisive, irrévérencieuse et poétique, Mika Biermann ressuscite Paul Cézanne pour trois jours fiévreux et ordinaires des derniers mois de l'existence du peintre. Mais deux jours contrariés par l'impromptue réalité. Un fait-divers dramatique entame à peine la cuirasse d'indifférence que le vieux misanthrope jaloux de sa libre solitude oppose à tout ce qui n'est pas sa recherche picturale obscure et obstinée dans les collines provençales. Alors, les rencontres inopinées avec un enfant, un chien, une prosti-

tuée, son propre fils Paul, son jardinier, sa servante, un cadavre et des gendarmes s'enchaînent, ou plutôt se juxtaposent, avec chacune sa perspective propre, comme les éléments de la *Corbeille de pommes* où justement, la corbeille de fruits ne paraît pas obéir aux mêmes règles d'équilibre et de perspective que la bouteille, le torchon parsemé de pommes. Un télescopage d'univers voisins, vibrant chacun de sa lumière propre, en somme...

Mika Biermann nous fait enfiler la peau de Cézanne, et nous ployons sous le poids de ses années, et souffrons de son diabète dans les collines où « *la désinvolture du soleil crée des ombres surnoises. Le soleil est un gong: l'ombre un air de flûte* » et nous partageons son coin de table fruste et peu diététique: « *Dans la casserole*

sur le four, le foie a pris l'aspect d'une vieille semelle de cuir; les pommes sont caramélisées. L'odeur est bonne. »

Mika Biermann est Allemand. Il a choisi d'écrire plutôt que de peindre, et en français, tout comme les écrivains qu'il affectionne. Sa première formation aux Beaux-Arts, tout comme sa pratique de guide-conférencier des Musées de Marseille justifient sans doute une culture historique et picturale qui lui inspire ici des dialogues savoureux entre Cézanne et « ses visiteurs », au nombre desquels Auguste Renoir, et aussi Pégase ou le Minotaure. Des rencontres toutes aussi fantasmatiques les unes que les autres. Avec le



huitième roman de Mika Biermann, où l'écrivain nous conte la laborieuse naissance d'un tableau, nous revivons Cézanne jusqu'à la touche de couleur finale sur la toile.

Michel LE DROGO

éditions Anacharsis, 2020

L'année de Mario

Jean-Marie Wallet
« LE FRÊNE »



Un gros arbre projetait son ombre étale sur des vaches noires et blanches près de la ferme. Cette image est restée dans un coin de ma mémoire, fraîche et paisible. Je ne connaissais pas son nom mais

l'ombre de ses longues feuilles qu'agitait une légère bise venue de la mer me fascinait. C'était un frêne. Je le sais à présent, un frêne élevé dont le tronc me paraissait énorme. Un géant tranquille qui abritait le troupeau. Une vision à la Magritte. Très vivace il rejetait de souche, colonisait les haies que le remembrement n'avait pas encore sacrifiées et marquait sa préférence pour les talus frais et les bords de rivières. Nous aimions lancer en l'air ses fruits que nous nommions hélicoptères, lesquels redescendaient en tournoyant. Il s'agissait de samares groupées en paquets d'ailes pendantes ocre-brun. Il grimpe jusqu'à mille quatre cents mètres d'altitude

dans les Alpes. Il peut se régénérer par drageons, autrement dit grâce à des branches qui s'enracinent au contact du sol et produisent de nouvelles tiges aériennes. Il ne vit guère au-delà de cent cinquante ans car il est souvent victime de champignons qui provoquent le pourrissement de son bois. Le charlarose présent dans un quart nord-est provoque depuis une décennie le dessèchement des frênes des forêts et parcs & jardins en bloquant la circulation de la sève comme la graphiose avec les ormes depuis l'après-guerre. Il s'attaque également aux jeunes arbres en desséchant et nécrosant les jeunes pousses. Une pourriture s'installe à





la base du tronc et condamne l'arbre. Aucun traitement n'a été mis au point pour enrayer l'épidémie. Dans les forêts publiques, la présence de branches sèches en hauteur interdit l'accueil du public en raison du danger d'accident.

Le frêne possède un tronc élancé surmonté d'une couronne massive. Son écorce lisse verdâtre devient grise et fissurée avec l'âge. Ses feuilles caduques sont composées de neuf folioles au moins. D'un vert sombre sur le dessus, plus pâles dessous. Ses bourgeons sont globuleux et noirs. Ses fleurs en grappes violettes.

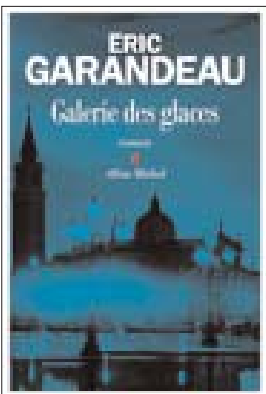
Son bois est blanc rosé avec des reflets nacrés. On fabriquait jadis des échelles pour les granges à foin car le bois du frêne est solide et souple. On en faisait toutes sortes de manches d'outils, des charrettes, des meubles et des récipients. Ses feuilles servaient de fourrage pour les bêtes. Elles possédaient également des vertus diurétiques et permettaient de soigner les rhumatismes. L'écorce servait à tanner les peaux et faisait tomber la fièvre car elle contient de la salicine. *Dans les mythes anciens les hommes rustres vouaient un culte au frêne. Yggdrasil l'arbre du destin s'élève dans le ciel pour soutenir l'univers et ses branches s'étendent sur toute la terre. Il est ancré dans le sol par trois racines, l'une, Hel, aboutit dans le monde des morts, la seconde, Mimir, dans le monde des géants du glacier, la troisième dans la terre des Asi. Près de la fontaine de l'Urdhr les hommes arrosent Yggdrasil pour qu'il ne se dessèche pas. Le cerf mangeait ses feuilles et un serpent ses racines.* Comme quoi le péril des arbres n'est pas chose nouvelle sur cette terre.

Dans la cave de notre maison dans l'Oise, mon père entreposait quelques tonneaux qu'il débondait régulièrement pour le soufre. J'assistais à cette étrange alchimie à la lueur de la bougie, certain d'être le témoin d'une curieuse messe basse. On en tirait une boisson rafraîchissante que mon père nommait frênette, sans que je ne comprenne jamais quels en étaient les ingrédients. J'ai en mémoire la sensation de fraîcheur qui accompagnait ces moments volés à l'oubli.



Littérature

LA GALERIE DES GLACES



Un temps conseiller culturel de l'Élysée, puis président du Centre National du Cinéma, aujourd'hui président d'une société de conseil en innovation et ingénierie de projets dans le domaine culturel, l'ex-énarque-haut fonctionnaire Éric Garandeau, qui a une formation de pianiste, a aussi lancé un quatuor de violonistes. Capitaine de frégate au titre de la réserve, et spécialiste du lobbying, ce romancier est aussi depuis septembre dernier un des directeurs de Tik Tok France chargé des affaires publiques et des relations avec le gouvernement. À l'image de la biographie de son auteur, «*La Galerie des Glaces*», son deuxième roman, se présente comme un

emboîtement de récits se déroulant dans des villes prestigieuses, chacune à son époque la plus glorieuse. Pourquoi ce titre de la galerie des glaces évocateur du Versailles de Louis XIV, alors que le romancier nous entraîne dans les ruelles de Lagos, Paris ou Venise? En fait l'intrigue policière se révélera être un entrelacs de vengeance, plats – comme chacun sait – qui se mangent froids, et pourquoi pas glacés?

Après avoir clos le récit en faisant revivre au lecteur les dernières minutes de l'illustre victime du crime à élucider, l'auteur dédie son livre «*aux verriers et miroitiers de Murano enlevés sur ordre de Jean-Baptiste Colbert pour contribuer à la*

grandeur de la France».

Et il s'en faudra d'un cheveu, retrouvé dans un flacon de verre sur les restes de la victime, pour que l'enquête puisse enfin identifier – sur la foi d'une analyse ADN – un meurtrier.

En effet, Gabriel Thumas, policier – poète retraité et ci-devant détective – hante pathétiquement l'enquête en finissant par se demander après sa propre stagiaire et le lecteur quels arguments décisifs ont bien pu inciter l'épouse de la victime à lui confier une enquête parallèle à celle de la police, tant ses méthodes personnelles sont réputées inopérantes.

C'est qu'en «*langue araméenne, Thomas signifie "le jumeau" ou le "double", en grec. Thomas Didyme ou Thomas le sceptique, parce qu'il ne croyait pas à la résurrection du Christ avant de l'avoir vu de ses yeux vu... – Thumas est aussi une divinité marine dans la mythologie grecque, père de deux jumelles, Iris en particulier, or la lumière irisée se dédouble au prisme*

du verre ou du cristallin.» Voilà qui est révélé non sans humour à notre enquêteur, aux pages 285 et 286, par l'envoûtante Angélique qu'il est bien tenté d'identifier avec la sorcière blanche dont un marabout nigérian lui avait laissé imaginer un rôle trouble dans la mort de la victime. Parce que c'est exclusivement par les femmes que Gabriel atteint progressivement la connaissance physique et intellectuelle dans cet univers romanesque où semble s'être exacerbé le mortel conflit entre un dirigeant de l'économie mondialisée et les Hénokiens – tenants de la tradition familiale d'entreprise.

Une intrigue derrière laquelle – on l'a suggéré plus haut par la dédicace – planent encore les ombres du colbertisme et de la défense jalouse des savoir-faire ancestraux vieilles de 350 ans. Une autre histoire? Pas vraiment. L'origine plutôt d'une enquête où le lecteur découvre la clef de l'énigme dans la même fraction de seconde que Gabriel Thumas que le narrateur fait disparaître

définitivement sans que nul éclaircissement soit désormais nécessaire.

Cette *Galerie des Glaces* reflète l'image double de multiples lieux et de multiples époques dans un polar humoristique et malin très cultivé. Voilà pourquoi on n'a pas voulu tout vous raconter.

Michel LE DROGO

Albin-Michel, 2021



B.D.

... À 77 ANS, VRAIMENT ?

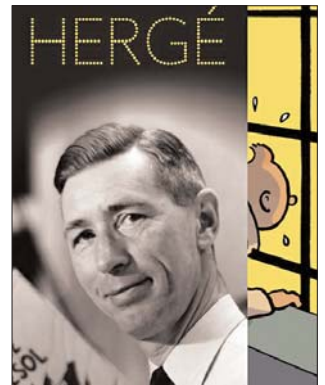
Je suis né entre «*Le trésor de Rackham le Rouge*» et «*Les 7 boules de cristal*» et pourtant je n'ai jamais lu Tintin. De la même façon j'ai eu beau avoir 18 ans en 65, l'année de «*Poupée de cire poupée de son*» et du yéyé omniprésent sur les ondes, j'ai échappé au phénomène *Salut les copains* pour rester fidèle à Brassens et à la chanson à texte..

Mais, approchant des 77 ans fatidiques au slogan hergéen, je me suis décidé à faire un détour par la maison Casterman. J'ai déniché, sur les rayons de la bibliothèque d'une association que je fréquente, quatre

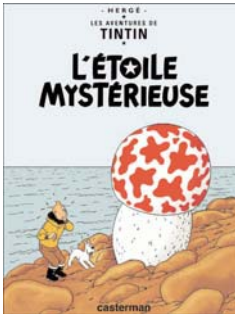
albums du sieur R.G. – puisque de Rémi Georges il s'agit. Je m'y suis plongé. Comment dire les choses avec délicatesse? Je me suis simplement posé la question: qu'est-ce que ces albums me disent à moi aujourd'hui, puisque la critique les a érigés en chefs-d'œuvre?

La question est la même par rapport à un tableau de Delacroix ou un livre de Flaubert: que me disent-ils à moi aujourd'hui? La réponse est la même: la langue en a singulièrement vieilli. On parle la langue de son temps, pourquoi devrait-on lire celle d'un autre temps?

Ceci dit, trois quarts de siècle ne sont pas un obstacle insurmontable et heureusement on peut s'émouvoir d'un texte immémorial. Je me suis donc lancé sans arrière-pensée



dans la lecture de ces quatre albums, le 10^{ème} («*L'étoile mystérieuse*», 42), les 13^{ème} et 14^{ème} («*Les 7 boules de cristal*» et «*Le temple du Soleil*», 48/49) et le 20^{ème} («*Tintin au Tibet*», 60). La collection complète compte 23 titres, le dernier paru en 1976.



Importance du texte

La première chose qui me frappe est l'importance des phylactères.

J'ai analysé « Le temple du Soleil ». Soixante-deux pages divisée en quatre bandes comportant chacune, en moyenne, trois vignettes. Sur un total de 837 vignettes, seules 113 (soit 13%) sont sans texte aucun. 18 (soit 2%) ne comportent qu'une indication d'ordre temporel ou géographique et 64 (soit 7%) comportent uniquement des signes de ponctuation exprimant le questionnement ou la surprise. Plus des trois quarts des vignettes comportent

donc du texte mis dans la bouche des personnages.

Preons deux pages significatives, l'une d'un niveau textuel plutôt faible (à gauche, p. 2), l'autre présentant une caractéristique inverse (à droite, p. 34).

Le texte de la page 2 compte 935 signes, celui de la page 34, 1274. Ce qui représente une moyenne de 1100 signes par page. Soit, pour 62 pages : 68.200 signes. C'est-à-dire l'équivalent de 16 pleines pages de notre revue, avec un texte écrit sans retour à la ligne!

Certaines pages sont particulièrement chargées textuellement, com-

me lorsque Tchang raconte son aventure avec le yéti (« *Tintin au Tibet* », p.59) : 1982 signes! On est là quasiment dans la densité d'une page au format Poche...

Approximation des scénarios

Ce qui frappe dans les scénarios, c'est que l'intrigue centrale est chaque fois corrigée, complétée par des péripéties secondaires.

Preons « *L'étoile mystérieuse* ». Le point de départ (p.1) : Tintin observe « *une étoile de plus dans la Grande Ourse* ». Il se rend à l'Observatoire



pour en savoir plus. Deux pages de digressions avant de rencontrer le directeur. Une page de digression avec une araignée qui s'est posée sur le télescope. Enfin, p.5, le directeur lui annonce qu'un météorite géant va entrer en collision avec la Terre, ce sera «*la fin du monde*» ! Quatre pages de scènes de panique. La catastrophe est évitée. Le directeur lui annonce que le météorite renferme un métal inconnu (p.11) mais il est tombé à la mer (p.12). Tintin décide de monter une expédition pour aller le repêcher (p.13). Huit pages de digressions avant le départ (attentats déjoués...). Page 21 on apprend qu'une expédition concurrente s'est mise en route. Page 22 *LAurore* s'en va enfin. Ça y est, l'intrigue est posée. Deux scènes anecdotiques avec Milou (vol de saucisses, il tombe à l'eau). Tentative d'éperonnage du navire dans la nuit puis embrouille (orchestrée par les commanditaires de l'autre expédition) autour du ravitaillement...

Page 33 ils sont sur zone. Mais le navire concurrent les a devancés. Ils seront encore retardés pour porter secours à un navire prétendument en danger... Il faudra recourir à l'hydravion embarqué à bord et à un saut de Tintin en parachute pour faire flotter le drapeau sur l'aérolithe (p.48). Huit pages pour expliquer les incroyables bizarreries de la vie sur ce dernier où tout pousse à toute vitesse (p.56). Six pages pour aller récupérer Tintin... Il a réussi *in extremis* à récupérer un morceau de l'aérolithe. (p.62)

La hiérarchisation des péripéties peut surprendre: 49 vignettes pour l'embrouille autour du ravitaillement et seulement 4 pour la tentative d'éperonnage!

Tintin apparaît dans 437 vignettes, soit 52%. Record aux p.50/51 où il est présent dans les 36 cases.

Un récit collaborationniste ?

Évoquant «*L'étoile mystérieuse*», publié dans le journal collaborationniste *Le Soir* entre octobre 41 et mai 42, je ne puis taire l'avalanche de critiques qui assaillit Hergé pour antisémitisme. Ainsi le banquier qui finance l'expédition concurrente avait-il d'abord un nom juif (corrigé en 54). Il n'a en revanche pas corrigé son physique qui emprunte aux caricatures antisémites de l'époque. Ainsi les membres de l'expédition autour de Tintin appartiennent-ils tous à des pays neutres ou favorables à l'Allemagne (un Suisse, un Suédois, un Portugais, un Espagnol et un Allemand). Ainsi encore l'hydravion utilisé par Tintin est-il un Arado 196 allemand...

Pour autant, si je n'étais pas allé lire quelques analyses de l'œuvre, je n'aurais pas soupçonné cet arrière-plan idéologique. Je lis d'ailleurs que les choses ne sont pas si simples avec l'ensemble de son œuvre car dans «*Tintin en Amérique*» il prend le parti des Indiens et dans «*Le lotus bleu*», celui des Chinois contre l'impérialisme japonais alors soutenu par les Occidentaux...

Pas de femme, bien sûr...

Un personnage féminin n'apparaît que dans 8 cases (1%), uniquement dans des rôles de passantes anonymes. Aucune ne parle. Le sexisme évident est celui de l'époque.

«C'est très courant dans les BD d'avant les années 1960, comme *Les Pieds Nickelés* ou *Bécassine*. On peut même citer *Astérix*. Quelqu'un s'est amusé à compter le pourcentage de femmes dans les personnages de la série: moins de 5%! *Astérix* est tout autant sexiste.» déclare l'éditeur et directeur de collection Didier Pasamonik. *Bécassine* fait exception.

À quoi sert Milou ?

À aucun moment il ne contribue à l'intrigue. Même son flair n'est jamais mis en avant. Ses maladrotes à répétition sont prétextes à de brèves digressions sans influence sur l'intrigue.

Bref, je m'étonne que ces trois albums m'intéressent aussi peu alors que j'en avais gardé un souvenir, oui, ébloui. Mais je suis coutumier de la chose, moi qui n'ai jamais réussi à lire trois pages de *La recherche du temps perdu* quand les critiques crient unanimement au génie. Je sais, d'Hergé à Proust il y a quand même un monde mais, à tout prendre, je choisirais *Tintin*...

À ce moment mon petit-fils, cinq ans, a rangé son puzzle et me rejoint dans le canapé. Il tombe béat devant l'énorme champignon blanc et rouge de *L'île mystérieuse*.

- Moi aussi je voudrais bien le voir. C'est où, la mer ?

Il est familier de la baie de Somme mais n'est jamais tombé sur de telles coulemelles géantes.

- Tu peux me lire ?

Je m'embarque. La maladresse de Milou qui se prend un réverbère dès la quatrième vignette le fait sourire et lui rappelle un épisode dans la cour de récréation de l'école. Il parle de la maîtresse et de tout ce qu'il apprend à l'école. Puis on revient à l'observatoire - il ne connaît pas le mot mais *télescope*, si ! Je lui demande de m'expliquer, «C'est pour voir les étoiles...»

Il connaît aussi *navire* et *capitaine*, il découvre *hydravion*, bien qu'il n'en ait jamais vu à la mer pendant les vacances... Et cette histoire de métal inconnu ne l'étonne pas plus que ça « parce que les savants, c'est à ça que ça sert... » Et moi je suis heureux : je viens de trouver à quoi sert encore *Tintin*...

Marc Frétoy

Sylvie VAN PRAËT
« AVEUX D'UN VERTIGE »



Je croyais parler de vertige mais à bien chercher ce n'est pas de vertige mais d'acrophobie qu'il s'agit. Entre ces deux maux le premier est le plus grave mais entre ces deux mots le second est le moins beau.

Que quiconque s'approche du vide et mes mains deviennent moites, que je m'en approche et mes jambes tremblent mon cœur bat la chamade et je me fige. Étrange sensation incontrôlable, absolument insupportable. Je m'insulte, je m'humilie et rien n'y fait. Je ne peux pas franchir ce passage un peu plus à pic où le vide se laisse voir. À force de morigéner mon corps autant que mon esprit soit je plie et poursuis ma route, au bord de l'asphyxie, humiliée de ma propre terreur, soit je rebrousse chemin en me sermonnant davantage.

L'acrophobie devient une épreuve où la honte et la peur se jouent de moi, me chahutent et me narguent.

Il fait doux encore et nous allons, mon ami et moi, monter en haut de ce petit "monticule" dont la description dans le guide est tout à

fait rassurante : "La montée est facile, il suffit d'avoir de bonnes chaussures". Mais déjà sur le parking, au pied de cette pointe mes jambes m'alertent.

Là, juste cent mètres au-dessus, une femme pres-

que à quatre pattes suivie de son mari, ou ce que je suppose tel, semble ployer sous la peur. Le chemin est invisible : roches, éboulis quelques épineux ou touffes d'arbustes.

Chaussures de randonnée, pantalon ample pour ne pas être gênée dans mes mouvements, je marche devant. Vite. Vite pour que ce que je pressens comme une épreuve s'achève le plus tôt possible. Le sentier est confortable et je reprends confiance mais tout à coup il se dresse comme un serpent. J'ai le nez sur la pente et les pierres roulent. J'accélère pour que l'on en finisse au plus tôt. Ne pas regarder en bas, ne pas m'arrêter, ne pas me retourner. Je souffle de plus en plus fort. Ce n'est pas la déclivité qui m'essouffle non, c'est la trouille, une terreur à exploser le cœur. Je devine le parking, les touristes en bas qui deviennent si petits en quelques mètres à peine. Si je tombe je meurs.

Pourtant je sais que je ne vais pas tomber, je sais que ce vide ne me veut aucun mal ; il s'en fout de moi le vide, il a d'autres chats à fouet-

ter. Il est là c'est tout, c'est moi qui ai choisi de mettre cette distance entre l'en bas et l'en haut. C'est ma faute, juste ma faute. Surtout qu'il faudra redescendre... Je n'aurais jamais dû me dire ça : redescendre dans ce chaos de cailloux qui se dérobent, face au vide. C'est à ce moment qu'il faudra l'affronter.

En relevant la tête que je tiens baissée sur mes pieds depuis le début de l'ascension je vois cette corde et cette roche plate inclinée. Il faudra s'y accrocher pour franchir ce passage ? Et après ?

Le peu de tension qui retient les muscles de mes jambes se relâche et je m'assois. Je me serre en boule le plus loin possible de la pente dans un recoin au pied de cette roche plate et de cette corde qui me scie le cœur. Je ne peux pas, je tremble de tout mon corps, je transpire ou je frissonne : je ne sais pas.

Merde ! Et merde !

Mon ami me montre les mains sur la corde, les pieds sur la roche "Regarde c'est facile". Je ne dis pas le contraire, je ne dis pas que c'est difficile, je dis "C'est impossible, mon corps ne veut pas". J'en pleurerai de rage et de peur. Mais je ne suis pas seule ; d'autres peuvent arriver qui vont me regarder et franchir ce rocher en riant et en plaisantant. Je reste là comme un gros hérisson au milieu d'une nationale. Il me dit qu'il va voir après si c'est encore loin et si c'est plus facile après. Je lui en veux presque de cette facilité à agripper la corde et disparaître derrière ce

rebond.

Un couple arrive, elle devant, lui derrière. Ils ont un équipement d'alpinistes et des bâtons de marche. Ils regardent la corde, la roche plate et inclinée. Ils discutent, ils vont voir si un autre chemin existe. Mais non. Il n'y en a pas. Ils reviennent et regardent encore avec animosité cette corde, cette roche plate. Ils font demi-tour. Je les trouve tout à coup ridicules avec leur accoutrement. Leur renoncement me reconforte. Je me sens moins seule dans cette panique incontrôlable du corps. Je risque un regard vers le parking, l'auberge aussi minuscule que des jouets d'enfants.

Il revient "On y est, c'est facile après; mais on peut faire demi-tour si tu préfères". Ses mots me cinglent. Je me lève et j'attrape la corde à pleines mains; la roche n'est même pas glissante. Je me sens ridicule: la couardise passée je me sens des ailes. En haut les nuages voilent tout le paysage. Aucun intérêt. Je fais une photo juste pour dire que j'ai vu.

La descente est facile. Je ne crains plus ni la chute, ni les pierres qui glissent, ni les autos en bas grosses comme des miniatures de vitrine, ni les rochers si hauts qu'il faut s'aider des mains et basculer les pieds vers l'avant pour se rétablir.

Je me demande quelle drôle de bête affolée sommeille au fond de mes tripes.

Si je lève les yeux vers ce groupe qui monte à son tour, je sais qu'elle risque de se réveiller et de tout gâcher encore.

Alors je regarde la pente, l'en bas, le vide.

Il y eut aussi ce jour de soleil, presque trop chaud pour une fin de septembre. Un chemin dans

une forêt de chênes tordus et moussus. Je filme, sûre de moi, sûre de ne pas trébucher même si je ne regarde pas où je pose mes pas. Je me sens agile, légère. Et tout à coup à la courbure du sentier, le vide encore, vertigineux. Le sentier longe une gorge et tout en bas la rivière étroite. Elle sinue entre les parois. Je ne sais pas évaluer le vide. Je dis cinquante mètres; il me dit "Tu veux rire, cent à cent cinquante mètres au moins". La paroi est fraîche. Si je tombe, je meurs mais ici c'est certain. Le vide il s'en fout, il a d'autres chats à fouetter. D'ailleurs rien que penser au chat sur la gouttière qui s'approche du bord à faire corps avec l'espace sous lui je sens mes mains se couvrir de sueur. Mais je ne peux m'empêcher de penser à lui, le chat laissé à la maison, aux soins d'une autre maîtresse. Je pense à ses acrobaties sur le grillage, sur le rebord des fenêtres et je marche en ne regardant cette fois que mes pieds. Je m'assure que chaque mouvement me maintient bien à la verticale, dans l'axe du chemin. D'autres me croisent, je serais bien incapable de les décrire, je ne sais même pas si ce sont des hommes ou des femmes. C'est à ce moment qu'une voix plus haute, une voix de femme sûrement s'écrie "C'est haut, ça donnerait le vertige". Je ne peux m'empêcher de lever les yeux. Ces pieds flirtent avec le vide. Il n'y a que ses talons sur le sentier et la pointe de ses chaussures ne repose sur rien. Le haut de son corps, fin et souple se penche sur les gorges et la rivière au fond ignorante des regards qui la sondent. Il me semble qu'à ce moment elle va tomber. Mes cuisses et mes mollets sont pris de tremblements, je m'agrippe à la

roche sur laquelle je m'effondre plus que je ne m'assois. Je voudrais m'incruster en elle, disparaître. Si je reprends ma route c'est loin de ce vide en frôlant la paroi qui me guide et me rassure à peine.

Et toutes ces fois moins illustres encore: sur un escabeau, une chaise.

L'acrophobie est affaire de vide.

Pas la tasse ou le verre vide, la tête vide. Ceux-là ont un conte-nant. Justement la tasse, le verre ou la tête.

Le vide n'en a pas. C'est cet espace disponible, souvent en-dessous, (quoique l'espace des astronautes y ait sa part aussi) où rien ni personne ne trouve sa place. L'oiseau le survole mais ne le remplit jamais, il finit toujours pas se poser sur le bord du vide. C'est un lieu interdit et donc tentateur.

Ce vertige qui n'est qu'acrophobie me fait valser du plaisir à la frayeur et parfois le soir, bien allongée dans mon lit, dans un demi-sommeil, je tombe, tombe indéfiniment de ce petit mont ridicule, de cette chaise, de cette falaise escarpée où le chemin était assez large pour laisser passer quatre personnes de front. Et cette chute, parce que je sais qu'elle n'en finira pas, m'oblige à ouvrir les yeux et attendre que le présent, le noir, les ombres et les bruits des voitures, bref le plein des choses, me ramènent ici et maintenant.





encore un peu quand elle avoue modestement : *J'en sais rien, viens donne-moi la main!*

Je déteste les excès de vibrato presque aussi agaçants que les pleurnicheries. Alors pourquoi je peux aimer ce qu'a écrit Véronique Sanson et sa façon de le chanter? Et pourquoi Julien Clerc a pu me plaire? Probablement parce que l'un et l'autre, justement, sont des mélodistes hors pair et que ce vibrato n'a rien d'artificiel. Parce qu'il est une part entière de leur ligne mélodique. Et puis leurs textes ont quand même de la gueule!

Je déteste ces chanteuses qui chan-

tent fort. Céline Dion a montré la voie (la voix?) à un millier d'autres. Elles exhibent le fond de leur gorge, leur lurette et l'ampli caché derrière. C'était très en vogue dans les deux décennies précédentes. Maintenant qu'elles nous ont rendu sourds, on les entend moins!

Je déteste douloureusement celles qui semblent aller chercher leur voix dans leurs organes génitaux et qui tartinent chaque note d'une sensualité baveuse proprement insupportable. Qui peut aimer ça?

Et plus encore, je déteste cette variété d'arrangeurs qui n'ont pour seul horizon que le retour vers le passé, les sons compressés, le vocoder, les boîtes à rythme, le saucisson au kilomètre. Variet' de studio, musique d'ascenseur (la *musak* comme l'a baptisée McCartney en d'autres temps) ou musique de manège. Beuark! Mais évidemment, il y a Stromae. Et quand lui-même s'en empare, c'est du grand art!



Bon. On va le dire plus simplement : je n'aime pas la chanson sauf des fois! Ou l'inverse... J'imagine bien que ça vous fait une belle jambe une analyse aussi pertinente. Tout compte fait, je ne suis pas sûr que cette rubrique démarre très fort!

(1)- *La Vie d'ici-bas*. Texte d'André Minvielle - Musique de Tony Murena & Joseph Colombo.

(2)- La musique est de Gus Viseur.

(3)- Gaëtan Roussel a une belle carrière en solo. Il a beaucoup écrit pour les autres (notamment pour Bashung). Il fut également le leader et chanteur du groupe Louise Attaque.

Zoologie

Martine VAILLANT LE WOMBAT

Il intrigue les scientifiques.



Tout être vivant - aussi minuscule soit-il - mérite notre attention. Sur cette planète Terre, les humains n'ont pas le monopole de l'extraordinaire. Ils observent le monde en se référant souvent à eux-mêmes. Ce que l'on nomme l'égoïsme. Heureusement que d'éminents spécialistes savent trouver des pépites,

capables de détourner notre attention des affres du monde et des banalités du quotidien.

Dernièrement, c'est un animal qui arrive à clouer le bec du bipède que nous sommes : le wombat. Le marsupial qui vit dans les montagnes d'Australie - aux airs de chinchilla, hamster et koala - se distingue par sa poche qui, face vers l'arrière, permet à la mère de creuser le sol sans que son petit reçoive de la terre.

Mais c'est une autre particularité qui a retenu l'attention des scientifiques américains. Ils ont enfin levé le mystère biologique à l'automne dernier. Mystère relayé par plusieurs revues très sérieuses.

Ils ont décrit, avec force détails, la singularité de l'animal poilu : il chie carré. Des petits cubes, genre apéritifs-cubes, en moins savoureux! À rai-

son de 80 à 100 dés éjectés quotidiennement.

Pourtant son système digestif et son anus sont tubulaires. Ses cacacs desséchés sont évacués après avoir cheminé lentement dans un long colon. À la sortie, les sphincters opèrent une coupe nette des crottes, leur donnant une forme carrée. Étonnant, non?

Pierre Dac a sans doute raison quand il déclare : "Le carré est une circonférence qui a mal tourné!" Pas sûr que le wombat soit d'accord avec lui.



Balade dans les B.D. et romans graphiques

HIVER COVIDÉ



Sapin naturel ou artificiel? Quel merdier! Celui exposé en photo est vendu 170€!!!

Il va falloir y retourner... cette période des olympiades du cadeau est revenue malgré les alertes à la bombe covidée! Les véhicules utilitaires blancs vont tourner à plein régime puisque lors du dernier « black friday » il a été affirmé qu'on serait tous livrés pour le jour du vieux barbu (qui, dans sa version européenne, était vert, puis s'est retrouvé relooké par Coca Cola en début de XX^e siècle).

J'ai croisé cette voiture contenant un chauffeur blanc et une jeune femme d'origine sub-saharienne, elle préparait le prochain colis pendant que le blanc livrait, propre sur lui et affable comme l'exige la bienséance du livreur.

Cela permettra aux patrons des GAFAM de faire encore plus d'argent afin de pouvoir conquérir l'espace, car il y aura certainement un peu de sous à engranger de ce côté-là! Elon Musk et son « space X » sont dans les starting blocks !

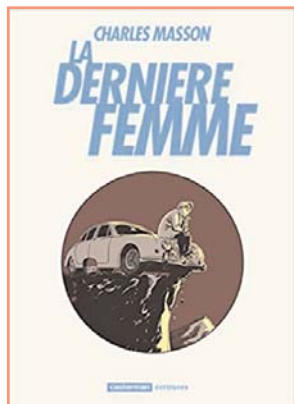
(Heureusement, dans cette morosité glauque, elle devient majeure en cette fin d'année, j'aurai essayé de la faire grandir, c'est un peu comme mon enfant d'adoption...) C'est une relation si souriante! Je n'ai vrai-

ment pas envie de dire que c'était mieux avant parce que je pense fondamentalement que c'est faux. Encore plus qu'avant on se déplaçait à cheval ou en 2 CV et je dois reconnaître le confort de ma caisse actuelle! L'humanité va son rythme d'évolution.

Lorsque j'entends certains arguments (qu'il peut m'arriver de partager!?) je pense que ce n'est que de la manipulation médiatique, qui nous contraint au vaccin troisième dose. Vaccin auquel je me sou mets, qui engraisse le labo, et qui ne m'assure rien si ce n'est le droit d'aller boire une bière au bar... car nous sommes maintenant soumis au bon vouloir d'un QRCode, mes grands-parents ont connu le laisser-passer!

Un dessin relevé dans Charlie ironise sur le cinquième fascisme et la troisième dose, les affaires fonctionnent! Ça roule, ma poule!

Cela fait un bon mois que je ne suis pas prêt à raconter cette merde qui me gonfle. Heureusement j'ai rencontré dans ma bibliothèque municipale ce roman :



Albert, un homme dans la force de l'âge, prend la route en Allemagne, direction Lyon. On le devi-



ne marqué par une récente rupture sentimentale, en état de stress et de tension. La rencontre d'un tout jeune homme qu'il prend en stop, Al, va servir de dérivatif à sa colère et à sa frustration: Albert, apparemment ravi d'avoir un public, dévide à l'attention de son jeune passager les souvenirs marquants de son existence - où les femmes qu'il a séduites et parfois aimées, nombreuses, occupent une place centrale. Pourtant, Al prend parfois la tangente et semble s'ingénier à disparaître, pour ressurgir un peu plus tard.

Le jeune homme a-t-il une existence réelle, ou bien n'est-il qu'une projection de l'esprit enfiévré d'Albert, désireux d'instrumentaliser un interlocuteur naïf qui ne serait au fond qu'un autre lui-même, plus jeune? Un récit troublant en forme de road-movie existentiel, qui questionne jusqu'au vertige l'énigme d'être soi-même.

Étrange, son bilan alphabétique de ses amours: Annie, Barbara, Claire, Dany... Tabatha, Wanda, Xavièra, Yveline, Zoé.

La lecture fut plaisante et déroutante, elle m'a orienté vers mes

amours passées. Je suis satisfait de n'avoir eu que deux relations tarifées, dans mon alphabet. Ce n'est pas toujours aisé d'être soi-même, de se voir dans le miroir et d'assumer cette tête-là avec son intégrité (ou plutôt ce que je nomme ainsi).

On est dans la rétrospective qui nous rappelle que c'est vraiment chiant de vieillir ! Je me suis surpris à trouver des évidences en visionnant un film dont le titre exact m'échappe, mais qui se résume à : une histoire d'amour c'est trois ans maximum.

L'amour, c'est un combat perdu d'avance contre le temps.

J'ai souri parfois avec l'humour un peu décalé :

« Un soir, elle s'est pointée sans son horrible clébard. Il aboyait tout le temps (pendant qu'on baisait) et comme l'Olympique Lyonnais passe en coupe d'Europe, je me suis dit que tu viendrais plus souvent... Alors, je l'ai fait piquer. PIQUER ? C'est là que je l'ai quittée. Tu te rends compte que j'ai tué un chien avec ma bite. »

ou encore :

« Et me sentir attiré par une femme tarifée est à l'encontre de mes principes de comptable. J'aime trop les chiffres pour les associer au sexe. Mon truc c'est une façon de paraître et d'avoir de l'argent. Mais je ne peux pas payer directement pour qu'on m'aime. »

Puis j'ai eu un cadeau : le tome 3 de Une Bretagne par les contours.

Ce fut l'occasion de me retrouver sur mon petit vélo bleu de petit touriste breton émigré en Normandie, le « petit Parisien » comme ils simplifiaient. Enfant, je me baignais souvent dans cette piscine d'eau de mer. Cela m'a donné envie d'aller y réitérer une goutte avec mon copain Léo dans mon auto-radio.



Au même moment, François Ruffin et ses potes ont voulu faire un

Dans les années 1970, Jacques Debronckart chantait :

Je suis un homme de gauche mais la gauche a vieilli

Il faut évoluer c'est la loi de la vie
Je ne dis pas cela parce que je suis nanti

D'ailleurs tout ce que j'ai, je l'ai eu à crédit

J'suis HEUREUX.

Que chanterait-il maintenant que la bassesse des egos a transformé la gauche en serpillière ? Et dire qu'il va falloir voter...

J'aime bien ce député - Ruffin - qui me semble encore bien républicain, je me demande s'il tiendra longtemps



face aux copains de Bernard LVMH qui veulent sa peau.

Je vous incite à Fakirer.

Puis, comme vous le savez on va redéguster des « élections, pièges à cons ». J'ai croisé cet opus dans un bac.

Les éditions La Découverte, un éditeur reconnu de sciences sociales et d'histoire. La Revue Dessinée, la référence en matière de reportages et d'enquêtes en bande dessinée.



« Jeanne d'Arc, Molière, Marie Curie, l'historien Jules Michelet et le général républicain Alexandre Dumas dérobent sur l'île d'Yeu le cercueil du maréchal Pétain. Commence alors une folle équipée à travers le territoire national. Passant par les hauts lieux de l'histoire de France, leur voyage est aussi une interrogation sur ses origines. À ceux qui prétendent que la France daterait des Gaulois, des colonies grecques, de la conquête romaine ou du baptême de Clovis, nos illustres personnages suggèrent joyeusement de regarder le paysage d'un peu plus haut. Brillant d'intelligence et d'humour, ce livre de bande dessinée est aussi une réflexion sur le pouvoir des images qui, depuis si longtemps, accompagnent en France le récit de la nation.

S. Venayre

Ce livre a un peu flatté ma conscience de vieux maître d'école et a caressé mon plaisir de vivre dans ce pays qui est une terre, limitée par les eaux, et une nation riche des contributions émigrées. Je suis même capable de visionner la panthéonisation de Joséphine Baker avec émotion...

Cet essai historique m'a permis de ripoliner ma mémoire et de supprimer les mensonges démagogiques des discours télévisuels actuels.

«Voilà un album nécessaire qui restitue au mieux notre passé pour mieux nous prémunir des dangers de notre époque.» (Guillaume W., libraire)

Car, nous vivons maintenant dans le discours éhontément mensonger.

Les réseaux ont permis et permettent des Trump, Bolsonaro ou bien Zemmour. Ils s'essuient bien les pieds sur le paillason de la gauche!

L'autre jour, j'ai emprunté ce recueil (trouvé chez mon fils).

Il est resté branché Fluide Glacial...

En ce qui me concerne c'est encore Charlie.

Il est indispensable d'avoir une presse irrévérencieuse!

La dernière femme, Ch.Masson, Casterman écritures, 2012

Une Bretagne par les contours, Yal, éd. du Dahouet.

Fakir, n°100, octobre 2021

La balade nationale, S.Venayre, E.Davodeau, 2017



Umour de poche, Fluide glacial, 2020

Michel DESHAYES

La chronique du Professeur Hernandez

E PUR SI MUOVE!

Ceux qui ont quelque peu étudié l'épistémologie se souviennent peut-être de "la loi des trois états" d'Auguste Comte: "par nature même de l'esprit humain chaque branche de nos connaissances est assujettie à passer nécessairement par trois états: l'état théologique ou fictif, l'état métaphy-

sique ou abstrait et enfin l'état scientifique ou positif". Cela revient à affirmer que l'humanité passe de l'enfance au cours de l'Histoire à la maturité. L'illusion scientifique est installée pour longtemps.

Si le point de départ des inventions technoscientifiques réside dans l'amélioration de la condition humaine, nous savons tous que les réalités politiques, économiques et idéologiques aboutissent trop souvent à un mésusage et un dévoiement redoutable. L'homme avec son machisme prédateur, n'a jamais considéré la nature que comme une proie soumise au viol et à l'exploitation. Dès lors, le rapport de la recherche et de ses applications techniques à l'individu, à la société et enfin au corps social a toujours été problématique. Même si une industrialisation peu soucieuse de l'environnement, deux Guerres Mondiales, un holocauste et quelques bombes atomiques suivis

du réchauffement climatique relativisent notre engouement, la science apparaît toujours à notre entendement comme la caution de toute connaissance et de notre survie. Bien que les grands savants aient fait progresser nos connaissances et enrichi notre regard sur notre place dans le Cosmos, la science est loin d'être pure et désintéressée car, comme toute activité humaine, elle est aussi une activité sociale intégrée aux rapports collectifs et, par là, contaminée par des choix idéologiques. La recherche scientifique, même du temps d'Archimède, n'est pas désincarnée, elle est financée par les institutions, les firmes et validée par des instances officielles. Son logos est en conséquence manipulateur. Nous déplorons avec justesse l'usage des découvertes scientifiques lorsqu'elles concourent à produire des objets monstrueux à des fins industrielles, militaires ou de limitation de notre liberté tout en nous esbau-



Quand on n'a que l'amour



Les feuilles mortes dansent la javanaise
tandis que sous le pont Mirabeau coule la Seine.

Il fait déjà trop froid pour que les amoureux
se bécotent sur les bancs publics.

Les passants honnêtes se demandent

"Que reste-t-il de nos amours?"

en évitant les trottinettes et les poubelles.

Il n'y a plus d'après... Avec le temps...

L'amour des écrivains et des poètes
est un spectacle trop stylisé pour être vrai.

Leurs amoureux paraissent si lisibles

qu'on les devine dès les premières pages ou les premiers couplets.

Le songe et même le mensonge finissent mal! Portés par les mots

parfois jusqu'à l'incandescence, l'émotion, le désir, la volupté

sont mis en scène comme dans un miroir narcissique et désabusé

comme un prélude de la mort.

La duchesse de Langeais, madame de Reynal, Emma Bovary, Anna Karénine

finissent mal, les amants quant à eux meurent en duel ou sur l'échafaud.

Les plus sensibles n'en finissent pas de mourir comme dans la chanson.

L'errance poétique ou littéraire est toujours exil, la moindre rencontre
promesse de déception et de douleur ou anticipation d'un futur pèlerinage.

La princesse de Clèves est plus moderne, une fois son amour perdu,

elle continue à vivre. Si les meilleurs auteurs s'affranchissent des mièvreries exaltées

ou des fureurs tragiques et laissent à leurs personnages une part d'ombre,

à trop les écouter, il n'y aurait pas d'amour heureux.

À quoi bon chercher une raison dans les vieilles rengaines

ou dans les conventions romanesques puisque c'est bien connu, l'amour n'a pas de loi.

Contrairement à la romance, l'amour dans la vraie vie

ne résout jamais l'énigme de l'autre. De toute façon, toute souffrance qui dure

est une imposture surtout chez les hommes.

Loin de la passion littéraire tout ce que nous pouvons

percevoir dans les vibrations du cœur, dans l'émoi d'un baiser,

dans le silence d'une caresse,

c'est la finitude de notre raison, le dévoilement d'un

nouvel ordre qui dépasse nos certitudes, la remise en

cause de notre propre vérité.

De là naît la tentation de rendre possible ce qui est

impossible, de supporter l'écart entre notre

tentation hégémonique d'absolu et l'acceptation de ce

qui est irréductible à l'être aimé. L'amour est au-delà du

désir, une mémoire qui ne s'éteint pas.

